HARRIS L. ER LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES
DE LA FRANCE

MARCEL AUBERT

SENLIS

A11

SENLIS

PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

La Cathédrale d'Albi, par J. Laran. 48 grav. et 1 plan.

La Cathédrale d'Amiens, par A. Boinet. 43 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Bayeux, par J. Vallery-Radot. 51 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Bourges, par A. Boinet. 48 grav. et 2 plans.

La Cathédrale de Chartres, par René Merlet. 38 grav. et 2 plans. *Édition anglaise.*

La Cathédrale de Clermont-Ferrand, par H. du Ranquet. 40 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Limoges, par René Fage. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Lyon, par Lucien Bégule. 56 grav. et 1 plan.

La Cathédrale du Mans, par G. Fleury. 42 grav. et 3 plans.

La Cathédrale de Reims, par L. Demaison. 44 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Rouen, par A. Loisel. 41 grav. et 1 plan.

La Cathédrale de Sens, par l'abbé E. Chartraire. 43 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Cluny, par Jean Virey. 40 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Fontenay, par Lucien Bégule. 60 grav. et 1 plan.

L'Abbaye de Moissac, par A. Anglès. 38 grav. et 2 plans.

L'Abbaye de Vézelay, par Charles Porée. 34 grav. et 1 plan.

L'Église de Brou, par Victor Nodet. 40 grav. et 1 plan.

Le Château d'Anet, par A. Roux.

Le Château de Chambord, par Henri Guerlin. 41 grav. et 2 plans.

Le Château de Coucy, par Eugène Lefèvre-Pontalis. Introduction historique de Ph. Lauer. 36 grav. et 2 plans.

Le Château de Rambouillet, par Henri Longnon. 34 grav. et 2 plans.

Le Château de Vincennes, par le Capitaine F. de Fossa. 35 grav. et 2 plans.

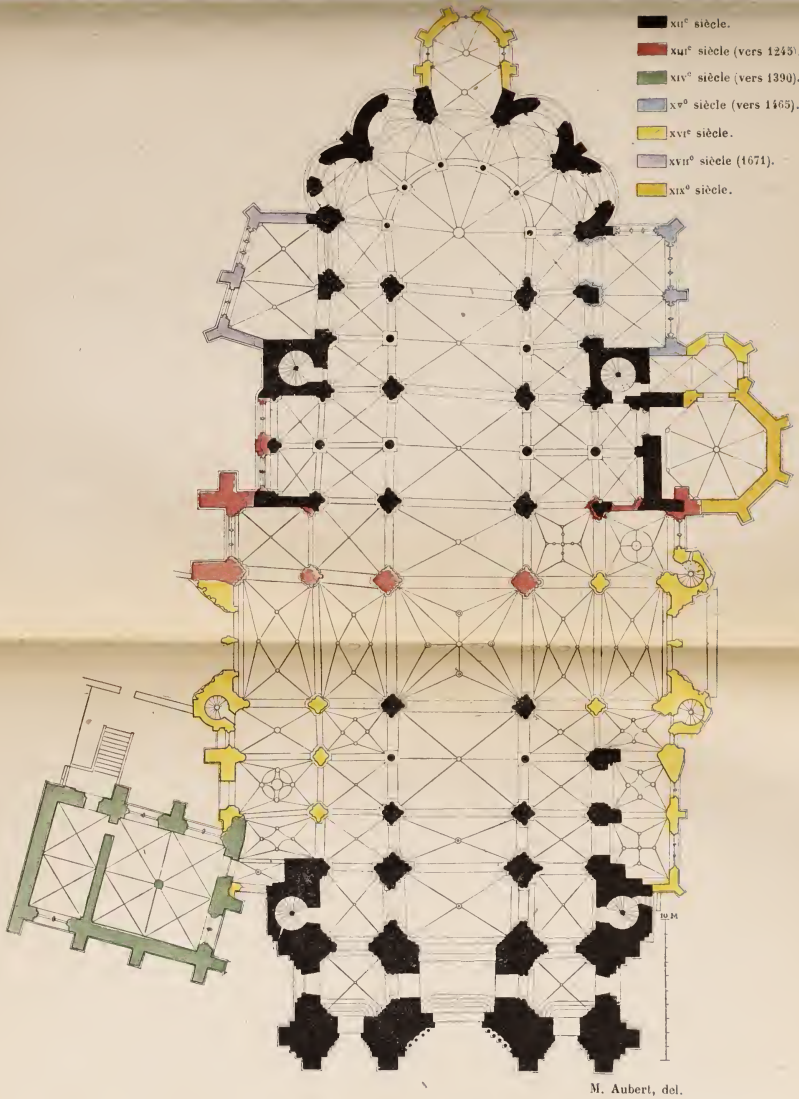
L'Hôtel des Invalides, par Louis Dimier. 35 grav.

Le Mont-Saint-Michel, par Ch.-H. Besnard. 55 grav. et 4 plans.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. Lécureux. 33 grav. et 1 plan.

Senlis, par Marcel Aubert. 39 grav. et 1 plan.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY (2-22)



M. Aubert, del.

PLAN DE LA CATHÉDRALE DE SENLIS

7 2 6 6
Au 44 s

Petites Monographies des Grands Édifices
* * * de la France * * *
Publiées sous la direction de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

SENLIS

PAR

MARCEL AUBERT
Archiviste-paléographe,
Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

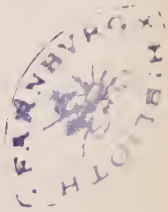
Ouvrage illustré de 39 gravures et 1 plan.

Nouvelle édition revue.

PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon, 6

1922

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.



HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

Senlis au xvie siècle
(D'après une gravure de C. de Chastillon.)

AVANT-PROPOS

La jolie petite ville de Senlis, dominée par sa cathédrale, dont la flèche se dresse en face des ruines du vieux château royal, a toujours été le séjour préféré de gens amis du calme et du bien-être ; mais laissons à un maître de l'Université, Jean de Jandun, qui vivait au commencement du xive siècle, le soin d'en faire l'éloge : « Au milieu de hauts arbres assez clairsemés pour laisser voir le ciel et sous lesquels on cueille des fraises, des mûres, des avelines, s'élève la ville ; de beaux

vergers chargés de fruits, des prairies émaillées de fleurs, où court l'eau d'une source limpide, séparent les maisons de la forêt ; les vins y sont exquis, le poisson abondant; les habitants, sobres, se nourrissent de lait, de beurre et de fromage; jamais de sauces épicées. Les maisons y sont non de plâtre, mais de pierre, et d'une pierre dure et résistante ; les caves profondes et bien fraîches; la ville pavée, propre, sans boue, est parcourue par des vents modérés. Un seul ennui : les grenouilles y font un tel bruit qu'elles empêchent de dormir les braves gens qui habitent les bords de la Nonette. »

Et depuis le XIVe siècle, Senlis n'a pas changé. Ce sont toujours les mêmes futaies qui l'enserrent de toutes parts, les mêmes vergers fleuris que traverse la Nonette, les mêmes rues tortueuses et désertes bordées de vieux logis de pierre ; la vigne a disparu, et les grandes caves n'abritent plus ces vins que le vieux chroniqueur déclarait exquis.

Cité riche et florissante à l'époque gallo-romaine, Senlis fut, sous les Mérovingiens et les Carolingiens, un des séjours préférés des rois et des empereurs qui en avaient fait le centre de leurs chasses dans les grandes forêts des bords de l'Oise. C'est au château royal qu'après la mort dans la forêt de Chantilly du dernier Carolingien, l'archevêque Adalbéron fit élire roi de France Hugues Capet (987). Les premiers capétiens, Louis VI et Louis VII,

Photo Neurdein.

Vue générale de Senlis

Philippe Auguste, dont le favori, le chancelier Guérin, était évêque de Senlis, saint Louis dotèrent magnifiquement la cathédrale et les églises.

Amis de la tranquillité et de la conciliation, les habitants s'efforcèrent toujours de rester en dehors des grandes luttes qui désolèrent la France du XIVe au XVIe siècle. Aussi les fastes de la ville ne contiennent-elles que peu de faits mémorables. Occupée par les Bourguignons, Senlis fut investie de février à avril 1418 par le connétable d'Armagnac, et l'issue du siège fut particulièrement dramatique. A bout de ressources, la ville s'était engagée à se rendre aux Armagnacs si elle n'était pas secourue avant le 18 avril. Le 18 au matin, le capitaine de Thian, qui commandait la garnison aperçut au loin les Bourguignons et refusa de livrer la ville avant le soir ; le connétable dut lever le siège, mais auparavant il fit exécuter aux pieds des remparts, sous les yeux des habitants épouvantés, les otages qui lui avaient été livrés, et fit jeter leur tête par-dessus les murs en signe de malédiction. Quelques années après Senlis tombait sous la domination anglaise et appelait Jeanne d'Arc à son secours ; la Pucelle accourut et le 16 août 1429, après un combat à Montépilloy près de Senlis, les Anglais quittaient la ville. Au temps de la Ligue, Senlis, commandée par Montmorency-Thoré, déjoua les ruses des Ligueurs et resta fidèle au roi. Henri IV

proclama dans des lettres patentes célèbres à Senlis la belle conduite des habitants. A la fin du XVIIIe siècle, les Senlisiens se refusèrent aux excès révolutionnaires, et la Terreur ne pesa que sur les monuments, qui eurent beaucoup à souffrir du passage de Collot d'Herbois et d'André Dumont. Le XIXe siècle n'a été troublé que par les occupations temporaires des envahisseurs.

La Grande Guerre n'a pas épargné Senlis, et si elle a moins souffert que sa sœur Noyon, elle porte cependant au flanc une large blessure. Les Allemands ont incendié les vieilles maisons qui bordent la rue de la République, et le vénérable logis de la Licorne ne pût être sauvé, malgré les efforts des courageux habitants. La cathédrale a reçu plus de cinquante obus, mais heureusement les dégâts sont peu importants.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire de cette ville « taciturne et charmante ». D'abord serrée autour du castrum romain, à l'abri des puissantes murailles de la cité, elle déborda peu à peu et descendit jusqu'à la Nonette, qui coule aux pieds de la colline. Depuis le moyen âge, elle n'a guère changé, et nous voudrions qu'elle reste longtemps ainsi, avec ses vieilles maisons et ses ruelles étroites qui lui donnent un charme très original.

Nous étudierons d'abord ce qui subsiste de la

cité gallo-romaine : l'enceinte et les arènes, puis les monuments religieux, la cathédrale, Saint-Frambourg, Saint-Pierre, Saint-Vincent et les églises secondaires, enfin les constructions civiles : l'évêché, le château et les vieilles maisons. Nous signalerons ces dernières suivant un itinéraire qui, partant de la cathédrale, permettra de voir les ruines romaines et les églises dont la description aura été donnée dans les précédents chapitres, les plus beaux monuments de l'architecture civile, et les coins les plus pittoresques de la ville.

A ceux qui voudraient étudier plus en détail Senlis, j'indiquerai tout d'abord la *Monographie des rues, places et monuments de Senlis*, publiée en 1882 par M. le chanoine Müller, où l'on trouvera rue par rue et maison par maison, pierre par pierre, l'histoire de la ville ; puis les publications du *Comité archéologique de Senlis* et la *Monographie de la cathédrale*, thèse de sortie de l'École des Chartes que j'ai eu l'honneur de publier sous les auspices du Comité ; les excellentes notices rédigées par mon cher maître M. E. Lefèvre-Pontalis dans le guide du *Congrès archéologique tenu à Beauvais en 1905*, enfin toute une série de monographies particulières, dont on trouvera plus loin la bibliographie sommaire.

M. A.

Photo Neurdein.

Entrée des arènes

SENLIS

I

ÉPOQUE ROMAINE

Enceinte romaine. — Senlis, capitale des Silvanectes, et située au croisement de plusieurs grandes voies vers Paris, vers Meaux, vers Soissons, vers Beauvais, était au temps des Romains une importante cité. Elle conserve encore de cette époque, outre des fragments de monuments et des tombes que fait découvrir le hasard des fouilles, des

restes remarquables de l'ancien mur fortifié de la cité, et des arènes. La cité romaine se trouvait dans le quartier situé au sommet de la colline où s'élève la ville ; elle forme un ovale, circonscrit par la place de la Halle, la rue Saint-Hilaire, la rue aux Flageards, la rue du Chat-Haret, la place Saint-Maurice, la rue du Puits-Tiphaine, et la rue aux Fromages. Elle passe au chevet de l'église Saint-Frambourg et de l'église Notre-Dame et le long du château. Le grand diamètre, est-ouest, mesure 312 mètres de longueur, le petit, du nord au sud, 242 mètres. La superficie est d'environ 6 hectares ; le périmètre, dont les angles étaient garnis de 28 tours, mesure 850 mètres.

Si par sa superficie la cité de Senlis est une des plus petites de la Gaule, c'est du moins une de celles dont l'enceinte est le mieux conservée. On peut suivre presque partout, dans les jardins, dans les cours des maisons, son tracé, mais c'est surtout au chevet de l'église Notre-Dame, et le long des murs de l'ancien château qu'on peut l'admirer Les murs avaient environ 7 mètres de haut et 4 mètres d'épaisseur ; ils étaient faits à la base de 7 ou 8 lits de grosses pierres prises à d'anciens monuments et entassées à sec, et au-dessus de moellons noyés dans un bain de chaux et de mortier. Les parements extérieurs et intérieurs étaient formés de lits de petites pierres cubiques ou allongées séparées de place en place par des assises horizontales de tuiles. Des quelques tours qui subsistent, en général en ruines,

Photo Neurdein.

Les ruines de l'enceinte romaine et la cathédrale

les plus intéressantes sont celle de l'évêché située au chevet de la cathédrale, et celles du château. Elles étaient en hémicycle, en saillie à l'extérieur et pleines jusqu'à une assez grande hauteur ; elles s'élevaient au-dessus du mur de plusieurs étages éclairés par des fenêtres en plein cintre, dont les claveaux alternaient avec des briques. Dans la tour de l'évêché fut installée au moyen âge la chapelle de l'évêque ; c'est aujourd'hui une des salles du Musée archéologique.

Le château du moyen âge fut construit sur le *pretorium* romain qui s'appuyait au nord contre l'enceinte et formait comme le donjon de l'ensemble des défenses ; il semble que l'on puisse reconnaître encore quelques assises de gros appareil qui seraient les restes de cet ancien pretorium.

On a conservé le souvenir de deux portes qui traversaient l'enceinte à l'est et au sud ; l'une, la porte de Paris, au sud, l'autre, la porte de Bellon, à l'est, qui ne fut démolie qu'au début du XIXe siècle. On retrouve dans les fondations des fragments de statues et des blocs entiers chargés de sculptures ayant appartenu à d'importants monuments romains.

C'est au XVe siècle que commença la destruction de l'enceinte et Louis XI se plaignait le 13 mai 1477 que la destruction de l'ancienne enceinte et la construction des nouveaux remparts qui entouraient la ville, considérablement agrandie, surtout au sud et à l'est ne fussent pas exécutées assez rapidement.

Quant à l'époque de construction de cette enceinte romaine, M. Adrien Blanchet qui a consacré aux vieilles cités de la Gaule une importante étude, l'a fixée d'une manière à peu près certaine. Depuis le milieu du IIIe siècle, les Barbares germains parcouraient en tous sens la Gaule ravageant et pillant tout sur leur passage. Les empereurs romains n'osaient engager la lutte, lorsqu'enfin l'énergique Probus (276-282) sauva la Gaule en rejetant les Francs et les Germains au delà du Neckar et dans la Frise; c'est à ce moment que les cités gauloises se hâtèrent d'élever des enceintes pour se mettre à l'abri d'un coup de main. On entassa dans les fondations les débris des anciens monuments sans doute incendiés par les Barbares, et c'est grâce à ces débris, couverts de sculptures et d'inscriptions, pieusement recueillis de nos jours dans les musées archéologiques, que l'on a pu écrire l'histoire artistique et sociale des premiers siècles de notre pays. Ce sont ces fortifications, sans doute achevées peu à peu lorsque la sécurité fut plus accusée, qui protégèrent Senlis contre les assauts des pirates normands, des pillards de l'armée d'Othon, plus tard des Flamands. Au XVe siècle, ces fortifications seront insuffisantes et l'on construira les remparts qui entourent encore aujourd'hui la ville.

Arènes. — Le Comité archéologique de Senlis, frappé de la forme circulaire d'un terrain situé aux portes de la ville vers l'ouest, non loin de la

route de Creil et rapprochant cette particularité du nom d'une ancienne fontaine située dans le voisinage (*fons arenarum*) décida, sur la proposition d'un de ses membres M. Félix Vernois, de faire en cet endroit quelques sondages. On trouva des fondations (1864) ; aussitôt, les travaux de déblaiement furent entrepris et grâce aux subsides fournis par différents habitants de la ville, par les sociétés savantes et surtout par la Société française d'archéologie, par les Monuments historiques, par le conseil municipal et le conseil général, les travaux furent menés rapidement. On découvrit des arènes creusées dans le sol, à flanc de coteau, et formant une ellipse de 42 mètres sur 35 mètres.

On y pénètre de la ville par une grande entrée qui était recouverte d'une voûte s'abaissant vers l'arène, et sur laquelle s'ouvrent deux chambres, l'une en grand appareil recouverte de dalles plates, l'autre voûtée, destinées sans doute aux combattants. Près de l'entrée, deux escaliers donnent accès sur le *podium*, en gros appareil, formant l'enceinte extérieure, et sur les premiers gradins qui s'étageaient tout autour. En face, du côté de la campagne, on voit également une entrée, deux chambres et deux escaliers. Sur le petit axe, on a découvert deux salles assez étroites ; sur les parois de l'une d'elles sont creusées plusieurs niches, sortes de cases sans doute à l'usage des gladiateurs. D'après les médailles et les monnaies retrouvées, il semble que ces arènes remontent au IIIe siècle.

Lors de la découverte des arènes, on avait planté tout autour une haie vive destinée à les protéger, et l'on avait établi des voûtes et des toitures au-dessus des différentes salles, mais les enfants et les bestiaux, les gelées et les pluies ont tout dégradé, et malgré les efforts du Comité archéologique, on peut craindre qu'un jour il ne reste plus des arènes qu'une excavation informe.

II

CATHÉDRALE

HISTORIQUE

Les origines de l'église Notre-Dame se compliquent de ce fait que cette église, cathédrale au moyen âge et jusqu'à la Révolution, ne l'a pas été primitivement. Saint Rieul, l'apôtre du Valois, vint à Senlis vers la fin du IIIe siècle et y fonda plusieurs églises, dont la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, où furent enterrés le saint et ses premiers successeurs et qui paraît avoir été la cathédrale ; elle se trouvait hors des murs de la cité là où s'éleva dans la suite la collégiale de Saint-Rieul, aujourd'hui disparue. Le saint érigea en outre un autel dédié à la Vierge, à l'intérieur des remparts ; c'est sur l'emplacement de cette chapelle que s'élève l'église Notre-Dame. Pendant les époques troublées du VIe et du VIIe siècle l'évêque, abandonnant la basilique de Saint-Rieul mal défendue, dut se retirer dans les murs de la cité et établit son siège épiscopal à Notre-Dame, qui demeurera dans la suite la cathédrale. Saint-Rieul, simple col-

Photo Berthaud.

La façade occidentale

légiale, resta cependant sous la protection immédiate de l'évêque.

La première mention que nous possédions de l'église Notre-Dame date de la fin du xe siècle : l'évêque Constance qui siégea de 965 à 986-987, décora somptueusement sa cathédrale, raconte la chronique, et l'enrichit d'une ornementation où dominaient l'or et l'argent. Peu d'années après, sans doute à la suite d'un de ces incendies fréquents dans ces églises couvertes de charpentes et ornées de hautes tentures, Eudes Ier, 986-995, reconstruisit la cathédrale. Nous ne savons rien de cette nouvelle église ; nous pouvons seulement imaginer que, grâce à l'appui des rois qui faisaient au château de Senlis de fréquents séjours, elle devait être importante et richement décorée.

C'est encore avec l'aide du roi Louis VII que l'évêque Thibaut entreprit en 1153 de reconstruire sa cathédrale. L'ancienne église, vieille de plus d'un siècle et demi, tombait en ruines. On avait jeté les fondements d'un nouvel édifice beaucoup plus vaste et qui embrassait l'emplacement de trois églises, l'ancienne église Notre-Dame, celle des Saints-Gervais et Protais et celle de Saint-Michel. Mais les ressources étant rapidement devenues insuffisantes, on songea à intéresser à la nouvelle construction les fidèles du diocèse et des diocèses voisins en promenant à travers le royaume les reliques que possédait la cathédrale. Le roi Louis VII voulut bien accorder aux quêteurs une

lettre de protection et d'introduction auprès des évêques des diocèses voisins. Ces expéditions étaient fréquentes au XIIe siècle, et Guibert de Nogent nous a laissé le souvenir des miracles et des scènes parfois scandaleuses qui se produisaient au cours de ces quêtes fructueuses.

Lorsque les quêteurs revinrent en 1156 ou 1157, l'évêque Thibaut était mort. Bien que poussés activement par cet homme énergique, familier de Suger et ami des plus grands seigneurs du royaume, les travaux étaient encore peu avancés : il semble bien que, malgré le produit de la quête, la cathédrale ne s'éleva que lentement. En 1160 et 1182, les papes s'intéressent à la nouvelle construction ; le roi qui veillait toujours avec bienveillance sur la cathédrale fait en 1168 une nouvelle donation. Les évêques Henri et Geoffroy, successeurs de Thibaut, consacrent à l'œuvre de la cathédrale la plus grande partie du revenu de leur mense. Les grandes familles de Senlis, et en particulier les Bouteiller, font à la cathédrale d'importantes fondations. Enfin vers 1180, les travaux du chœur devaient être achevés, car nous savons qu'à cette époque il y avait trois lampes brûlant jour et nuit « à l'entrée du sanctuaire, devant l'autel de la Vierge ». C'est dans l'église presque terminée que vint se réfugier en 1184 la malheureuse Isabelle de Hainaut abandonnée par Philippe Auguste. En 1190, Guillaume le Loup, frère de Guy le Bouteillier, sur le point d'entreprendre le voyage de la Terre Sainte, met ordre à ses

affaires, fonde des obits dans toutes les églises de la région et en particulier à Notre-Dame de Senlis. Enfin le 16 juin 1191 eut lieu la dédicace solennelle en présence de l'archevêque de Reims et des évêques de Soissons, Laon, Noyon, Meaux et de Geoffroy, évêque de Senlis.

Les travaux n'étaient pas, faute de ressources, complètement achevés, aussi l'archevêque de Reims profite-t-il de son séjour à Senlis pour accorder des indulgences à ceux qui contribueront à l'œuvre de l'église. Il écrit en outre à tous les évêques, abbés, prieurs, doyens et prêtres de sa province, une lettre où il exhorte les populations à recevoir généreusement les quêteurs qui vont être à nouveau envoyés pour l'achèvement de la cathédrale. Il semble que l'appel ait été entendu. Nous voyons d'autre part, durant toute la première moitié du XIIIe siècle, les donations en terres, en bijoux, en argent même, se multiplier. Parmi tous les bienfaiteurs, rois, évêques, puissants seigneurs, nous ne relèverons que le nom de Guérin, évêque de Senlis, le conseiller et l'ami de Philippe Auguste, qui reporte sur la cathédrale une partie des faveurs royales dont il est comblé. Le chapitre avait en outre aliéné certains joyaux qui provenaient sans doute des églises antérieures, comme la table d'or du maître-autel dont il avait en 1196 retiré une grosse somme d'argent.

Le chapitre, devenu riche, put continuer la construction et la décoration de la cathédrale. Nous savons qu'en 1238, il y avait dans l'église

toute tendue de tapisseries et d'étoffes de soie anciennes et nouvelles depuis la grande entrée jusqu'au maître-autel, un orgue et trente candélabres. Vers 1240, comme nous le montrerons plus loin, on supprima les travées centrales, on déplaça les piliers et on éleva le transept à peu près tel que nous le voyons aujourd'hui, modifié seulement par les travaux du XVIe siècle. A la même époque, on éleva la flèche qui couronne le clocher sud.

Dans la seconde moitié du XIIIe siècle et au XIVe siècle, la cathédrale ne fut l'objet d'aucun remaniement. En 1342, l'évêque décida que lors de la vacance des bénéfices du diocèse, la quatrième ou sixième partie des revenus serait appliquée aux réparations de l'édifice. Nous sommes arrivés à la période d'entretien, la construction du monument est terminée. On élève au nord de la cathédrale à la fin du XIVe siècle la salle capitulaire et la bibliothèque, puis vers 1465, au sud du chœur, la grande chapelle dite de Saint-Jacques ou du Bailli, fondée par Gilles de Rouvroy de Saint-Simon.

Cependant la cathédrale n'échappa pas aux terribles incendies qui durant tout le moyen âge ravagèrent nos cathédrales, et qui sont presque partout la cause des changements de style. Au début du XVe siècle, le beffroi, le clocher et la couverture avaient éprouvé par suite de la tempête des dégâts considérables, lorsqu'en 1417, le feu prit aux combles et fondit la couverture qui venait d'être refaite en plomb. Heureusement, les voûtes résis-

tèrent et la construction resta debout ; il n'en fut pas de même en 1504.

Au mois de juin de cette année, un incendie, allumé par la foudre, embrasa la charpente entière, le beffroi et toutes les parties hautes de l'église ; les voûtes du vaisseau central s'effondrèrent, et la flèche fut menacée. « Le plomb coulait dans les rues de la ville, disent les vieux chroniqueurs, comme l'eau dans les grandes lavasses de pluie. » L'incendie dura deux jours ; à peine était-il éteint que l'on chargea Gilles Hazart, maître des œuvres de maçonnerie du baillage de Senlis « d'aller quérir les maistres maçons et autres ouvriers tant à Beauvaiz que à Compiengne pour fere visiter la ditte église tant sur les dommages et interestz que sur les réparations nécessaires ». Martin Chambige, le fameux architecte des portails latéraux des cathédrales de Sens et de Beauvais, et de la façade de la cathédrale de Troyes, Pierre de Meaux, qui dirigeait à Compiègne les travaux de l'Hôtel de ville, et Lienin Jehan, plombier à Beauvais vinrent se joindre à Michel de Bray, maçon juré, et aux principaux entrepreneurs de Senlis. Gilles Hazart assista aux expertises qui furent terminées le 10 juillet 1504.

Sur l'avis des experts, on consolida immédiatement le clocher et sa flèche qui purent être sauvés, et on rétablit aussitôt un beffroi où les cloches furent installées au début de 1505. On étayait en même temps le lanternon qui s'élevait au-dessus de la croisée et les tribunes du chœur, menacées

par l'effondrement des parties hautes de l'église. Gilles Hazart et Regnault Hazart, secondés par le charpentier Benoist Boulenger, furent chargés de ces premiers travaux. Les dons de quelques riches et généreux habitants avaient paré aux premières dépenses.

Tout danger d'écroulement étant écarté, le Chapitre se mit en quête de trouver les sommes énormes nécessaires à la reconstruction des parties hautes et des voûtes du vaisseau central, et des façades des croisillons. Il décida le 23 juin 1505 d'envoyer au roi une supplique pour lui demander un secours destiné à faire face aux grands travaux nécessaires. Le 11 janvier 1507, le roi accorda « un denier picte tournois sur chaque minot, quart ou quintal de sel vendu et distribué à tous les greniers et chambres à sel du royaume », pour la restauration de l'église. Cette subvention, accordée tout d'abord pour six ans, fut renouvelée par Louis XII puis par François Ier; elle s'élevait à 1200 livres tournois environ chaque année. Les chanoines se montrèrent reconnaissants envers leurs royaux bienfaiteurs : les statues de Louis XII, d'Anne de Bretagne et de François Ier ornèrent le portail du midi, et les armes de François Ier furent sculptées sur la porte du nord.

Michel de Bray fut adjoint à Gilles Hazart dans la direction des travaux de restauration[1]; sous

[1] Nous pouvons suivre jour par jour la marche de ces travaux de restauration grâce aux comptes qui nous ont été conservés aux Archives de l'Oise (G. Chap. cath. de Senlis, Suppl. et Afforty, t. XXIII).

leurs ordres, Jean de Damas, gendre de Martin Chambige, surveillait l'exécution. De 1506 à 1515, on construit les murs occidentaux des croisillons et les tourelles qui s'élèvent à leur extrémité, puis les chapelles du bas côté sud, les grandes fenêtres de la nef et du chœur, on refait les voûtes, élève les contreforts et lance les arcs-boutants destinés à les épauler. Le 14 juillet 1513, le chapitre décide de faire la couverture en plomb ; les tourelles d'escalier sont également couvertes en plomb dans le cours des années 1514 et 1515 ; en 1517, la petite flèche de la croisée est couverte d'ardoises et couronnée d'une croix.

Les travaux d'ameublement et de décoration sont poursuivis parallèlement avec ceux de construction. Jean Souidier exécute les vitraux des fenêtres hautes en 1515 ; en 1517, l'évêque Jean Calveau fait remplacer les cinq vitraux du fond du chœur par des verrières où est peinte l'histoire de la Vierge ; le 10 janvier 1519 a lieu la bénédiction du maître-autel. Dans la suite, on le couvrit d'un grand dais soutenu par quatre colonnes antiques, et en 1520, le peintre Jacques Charles le décora d'or et d'azur. Les stalles, exécutées par Hugues Fourré et Bertrand Bigault sont terminées le 9 septembre 1524. Enfin le 10 décembre 1528 les deux Desprez, l'un chantre, l'autre chanoine, complètent l'ameublement du chœur en faisant exécuter la chaire épiscopale. En 1532, l'évêque Guillaume Parvi fait décorer d'or et peindre les figures du jubé. En 1534, on refait les

Photo Neurdein.

L'ABSIDE DE LA CATHÉDRALE ET L'ÉVÊCHÉ

orgues et en 1536, Jean Coullier et Jacques Huault fondent quatre cloches qui sont placées dans le clocher nord.

Pendant qu'à l'intérieur, on travaillait à l'ornementation de l'église, les travaux d'achèvement des croisillons, d'abord négligés, étaient repris et poussés activement par le cordelier Guillaume Parvi, confesseur de François Ier et précepteur de ses enfants, qui avait été nommé évêque de Senlis. Michel de Bray avait posé, le 26 avril 1520, la première pierre de la façade du croisillon sud, mais on n'y travailla sérieusement qu'après 1529, époque où l'évêque céda au chapitre, pour les faire abattre, les bâtiments de l'hôtel épiscopal qui s'appuyaient sur le croisillon méridional.

Une grande place fut créée devant la cathédrale, et c'est sur cette place que s'ouvrira dorénavant la principale porte. Pierre Chambige, fils de Martin que nous avons vu diriger l'expertise qui suivit l'incendie de 1504, et Jean Dizieult, lieutenant des œuvres de maçonnerie du roi dirigent les travaux. Le 9 février 1530 on dresse les échafaudages; en 1534 la façade et les voûtes du croisillon sont terminées, la rose du portail vitrée et la couverture de plomb et d'ardoises achevée. A peu près dans le même moment, Jean Dizieult travaillait au portail du croisillon nord, qui n'était pas encore terminé en 1538 et ne fut complètement achevé qu'en 1560.

Tous ces travaux avaient entièrement modifié l'aspect de la cathédrale. Si elle conservait encore

à l'intérieur, du moins dans les parties basses, l'aspect d'une construction du XIIe siècle, elle apparaissait à l'extérieur avec tous les caractères du style flamboyant.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, nous n'avons guère à signaler que des modifications peu importantes et des travaux d'entretien. En 1671, le chanoine Deslyons fait restaurer la chapelle Saint-Protais qui s'élève au nord du chœur. En 1751, on abat le porche du grand portail, qui avait été construit sans doute au milieu du XIIIe siècle. De 1758 à 1765, l'évêque, Mgr de Roquelaure, fait exécuter d'importants travaux de restauration, « la plus grande partie de ces réparations, occasionnée par la vétusté des bâtimens, dont plusieurs piliers, murs et voûtes se trouvoient calcinés, et de la charpente cassée, vermoulue et pourrie, étoit tellement urgente que le délay pouvoit entraîner la ruine totale de l'église ». Comme il trouvait sans doute que ces travaux ne suffisaient pas à effacer les traces des incendies et des restaurations successives, le Chapitre eut la malheureuse idée de faire blanchir entièrement la cathédrale, en 1777, par un italien nommé Dominique Borrani qui badigeonna également la cathédrale de Chartres, l'abbatiale de Saint-Denis, Saint-Eustache de Paris et Saint-Maclou de Pontoise. Ses ouvriers empâtèrent si bien sous un lait de chaux les chapiteaux des tribunes qu'on peut à peine les distinguer.

Les chanoines ne s'arrêtèrent pas là et en 1787 tils imaginèrent de se mettre au goût du XVIIIe siè-

cle. Un entrepreneur de Senlis, François-Sébastien Bazin, établit un devis des travaux de ferronnerie, marbrerie, menuiserie, sculpture et peinture qui s'élevait à la somme de 51.400 livres. L'architecte Guerne fut chargé de l'exécution. On forgea des grilles pour les entrées du chœur et du déambulatoire, où l'on établit une décoration de marbre sur le sol, autour des piliers, sur le maître-autel et sur les chapelles élevées de chaque côté de la porte du chœur; une balustrade ferma le sanctuaire. Des stalles surmontées de panneaux de bois furent placées de chaque côté du chœur. Les travaux furent terminés en 1787, mais les comptes qui s'étaient élevés à 65.000 livres ne furent soldés qu'après la Révolution. Il ne reste plus guère aujourd'hui de toute cette décoration que la statue de la Vierge, par Moitte, et nous n'avons pas trop à le regretter, car ces plaques de marbre, ces boiseries surchargées de couleur avaient un aspect faux au milieu des constructions du XIIe et même du XVIe siècle qu'on s'était d'ailleurs efforcé de masquer le plus possible.

En 1791, l'église Notre-Dame fut choisie comme étant le local le plus convenable au culte; on y accumula les reliques, les châsses et les vases sacrés, les tableaux et sculptures, pris dans les autres églises désaffectées; on y transporta entre autres le grand autel de l'église de Chaalis qui est encore aujourd'hui le maître-autel de Notre-Dame. Mais la ci-devant cathédrale ne tarda pas à subir le sort des autres églises, et en 1793, les grilles

furent enlevées, les portails mutilés, l'église entièrement dépavée, les stalles, les chaises, le buffet d'orgue démontés et vendus. Ainsi dégradé, l'édifice servit de lieu de réunion au club révolutionnaire ; c'était aussi l'endroit destiné aux bals et aux divertissements publics. On en fit dans la suite un magasin à fourrages pour l'armée.

Enfin le décret du 11 prairial an III (30 mai 1795) arrête toutes ces profanations. Les fourrages sont transportés dans l'église voisine de Saint-Frambourg ; les clefs sont remises aux catholiques qui commencent aussitôt le nettoyage de l'église ; des débris de toutes sortes jonchaient le sol, les vitraux étaient crevés et la toiture en fort mauvais état. Des chaises, des bancs, des coffres avaient été entassés dans la salle capitulaire et la sacristie ; on les restaure et complète dans la mesure du possible le mobilier. Après la suppression du culte décadaire (21 octobre 1801), qui était venu entraver les travaux de restauration de la cathédrale, l'église appartint tout entière aux catholiques qui s'efforcèrent de lui rendre un peu de son ancienne splendeur.

Notre-Dame fut classée comme monument historique dans la séance du 1er septembre 1837, ce qui n'empêcha pas le sculpteur Robinet, sous la direction de l'architecte Ramée, de refaire avec un zèle excessif, durant les années 1845-1846, les têtes, les attributs et beaucoup de détails du portail occidental qui avait eu beaucoup à souffrir de la Révolution. Daniel Ramée, grâce aux libé-

ralités de M. Dupont, administrateur de la paroisse, construisit en 1847-1848, à la place de l'ancienne chapelle absidale d'axe une chapelle de la Vierge plus grande, qui, décorée de peintures par Bruslé, n'ajoute rien à la beauté de la cathédrale. En 1865-1867, l'architecte Duthoit refit les fenêtres hautes et en orna douze de remplages, il releva les balustrades extérieures sur la face sud de l'église et restaura la sacristie qui venait d'être dégagée, la ville ayant acheté et fait abattre les bâtiments annexes de l'archevêché qui l'enserraient. Depuis, des dons, de sages économies, ont permis de garnir les fenêtres de verrières, de remettre en état l'ancienne salle capitulaire, la sacristie et les diverses chapelles, d'augmenter le mobilier de l'église, et de remplacer les autels de bois établis après la Révolution, par des autels de pierre, parfois trop encombrants, peut-être.

DESCRIPTION

Plan. — L'église, le chevet légèrement incliné au sud, pour éviter la tour et le mur de la cité qui le bordent au nord, est orientée. Elle comprenait lors de la dédicace, en 1190, un chœur composé d'une travée double et d'une abside en hémicycle entourée d'un déambulatoire sur lequel s'ouvraient cinq petites chapelles toutes égales, à peine saillantes, un transept rudimentaire formé d'une double travée en saillie sur les bas côtés, et une

longue nef de trois travées simples et trois travées doubles avec bas côté. L'alternance, c'est-à-dire la succession d'une pile forte et d'une pile faible, régnait sur toute la longueur ; au-dessus des grandes arcades s'ouvraient les baies des tribunes qui couvraient les bas côtés et le déambulatoire ; de petites fenêtres répandaient une demi-clarté ; les voûtes étaient basses, les trois premières à l'ouest sur plan barlong, les autres sexpartites ; quatre tourelles massives et carrées renfermaient les escaliers montant aux tribunes. Trois grandes portes percées dans la façade occidentale et une petite porte ouverte dans la quatrième travée du bas-côté sud donnaient au peuple l'accès de la cathédrale. Trois autres portes situées l'une au fond du faux croisillon sud, l'autre dans la tour d'escalier voisine, la troisième, dans la travée qui borde à l'est la tour d'escalier septentrionale du chœur permettaient à l'évêque et aux chanoines de pénétrer directement dans l'édifice.

Au milieu du XIIIe siècle, on ajoute à l'église un grand transept qui modifie le plan de deux des travées centrales ; au XIVe, on élève de chaque côté de la nef des chapelles, puis la salle capitulaire ; en 1465, on construit la chapelle du Bailli ou de Saint-Simon au sud du chœur. L'incendie de 1504 amène des modifications surtout dans l'élévation, moins dans le plan ; on refait toutes les parties hautes de l'église, et on double le bas côté nord. Au XVIIe siècle, le chanoine Deslyons reconstruit la chapelle du Sacré-Cœur située au nord du chœur, en

pendant à la chapelle du Bailli au sud. A l'époque moderne, on restaure la sacristie polygonale, et élève à la place de la chapelle rayonnante d'axe une chapelle plus grande.

Telle est la genèse du plan actuel ; les adjonctions successives que nous venons d'indiquer expliquent son aspect lourd et peu agréable à l'œil, mais il est facile en en faisant abstraction par la pensée de retrouver le plan et même l'aspect primitif du monument. Nous décrirons la cathédrale en commençant par le vaisseau central : chœur et nef, et par ses bas côtés[1], qui ont été construits, comme nous venons de le montrer, à la même époque, et qui ont subi à peu près les mêmes modifications. Nous étudierons ensuite le transept qui n'existait pas dans la construction primitive et n'a été ajouté qu'au XIIIe siècle. Passant ensuite à l'extérieur, nous décrirons les deux parties qui ont seules conservé leur aspect ancien : la façade occidentale et l'abside ; enfin les façades latérales et les croisillons presque entièrement reconstruits au XVIe siècle. Nous consacrerons un chapitre spécial aux constructions annexes : la crypte et les sacristies.

[1] Pour rendre la visite plus facile, nous avons cru devoir décrire, en même temps que les bas côtés et les chapelles de l'abside qui ont été construites avec le vaisseau central, les autres chapelles élevées aux XVe, XVIe et XVIIe siècles le long de ces bas côtés. Nous avons indiqué les objets d'art, d'ailleurs peu nombreux et peu importants que renferment ces chapelles, au fur et à mesure de leur description.

Photo Neurdein.

NEF DE LA CATHÉDRALE

INTÉRIEUR

Chœur et nef. — Le vaisseau central aujourd'hui coupé par le grand transept du XIIIe siècle, appartient à la construction du XIIe siècle, sauf les parties hautes, à partir de l'appui des fenêtres, qui ont été refaites au XVIe. Le chœur comprend, depuis l'établissement du transept, une travée simple, deux travées doubles et une abside en fer à cheval, comme à Notre-Dame de Paris, à Mantes, Noyon, Saint-Évremond de Creil; la nef, très courte, ne comprend que trois travées simples, et une travée double. La voûte de l'abside est soutenue par huit nervures rayonnant autour d'une clef centrale. Les travées simples sont couvertes de voûtes d'ogives sur plan barlong, les autres de voûtes sexpartites, c'est-à-dire de voûtes sur plan carré soutenues par une grande croisée d'ogive renforcée en son milieu par un doubleau intermédiaire. Près des tours où les poussées sont plus grandes, l'architecte a établi des voûtes sur travées étroites plus ramassées et plus solides, puis il s'est servi des voûtes sexpartites dont l'emploi devint courant dans la région parisienne dans la seconde moitié du XIIe siècle, et que l'on retrouve aux cathédrales de Paris, Noyon, Laon, Sens, à Mantes, et à Saint-Frambourg de Senlis, par exemple.

Les premières piles de la nef sont très épaisses pour supporter le poids des clochers; elles se composent d'un faisceau de colonnettes logées

dans des angles rentrants qui supportent les croisées d'ogives, les doubleaux et les formerets et les grandes arcades, et dont le nombre a dû être porté jusqu'à dix-huit, à cause de la multiplication des arcs destinés à renforcer les voûtes près des clochers.

A partir de la quatrième travée commence l'alternance, qui se succédait au XIIe siècle jusqu'à l'hémicycle, mais qui a été rompue au XIIIe siècle par la construction du transept. Cette alternance, qui apparaît ici peut-être pour la première fois en Ile-de-France, est nécessitée par l'emploi des voûtes sexpartites.

Les piles fortes sont semblables aux supports précédents, mais ne sont plus flanquées que de dix colonnettes ; les piles faibles sont des colonnes appareillées. Leurs bases puissantes, caractéristiques de l'architecture du XIIe siècle, sont ornées de deux tores séparés par une scotie ; le tore inférieur, fortement aplati sur le socle est encore retenu par des griffes aux angles. Les chapiteaux, larges, bien proportionnés, se distinguent par l'élégance de leur décoration végétale. Les uns sont ornés d'entrelacs, de palmettes, de feuilles d'acanthe rondes ou perlées, disposées parfois sur deux ou trois rangées, renforcées aux angles par de grosses volutes ou des pommes de pin ; sur d'autres sont sculptées au milieu de guirlandes retombant, comme un dais, de la base du tailloir, des feuilles de vigne, des fleurs d'iris, de larges feuilles d'eau, enfin ces feuilles et fruits d'arum que l'on ren-

contre dans toute la décoration de l'Ile-de-France au XIIe siècle, et dont les artistes ont su tirer de si jolis effets décoratifs : la feuille plate et fortement côtelée se recourbe aux angles pour s'ouvrir et laisser échapper le fruit, dont la masse soutient l'angle du tailloir. Tandis que certains de ces chapiteaux ont encore un aspect roman et stylisé, d'autres nous montrent déjà de véritables feuillages copiés sur ceux que l'on rencontre dans la campagne et dans la forêt voisine.

Au fond du chœur, six colonnes monolithes hautes de près de quatre mètres et semblables à celles de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Leu-d'Esserent, de Noyon et de Mantes soutiennent les arcades de l'hémicycle. Leurs fûts sont cylindriques ; on les avait crus longtemps faits des matières les plus bizarres « fondues en moules » ; en réalité ils sont d'un calcaire très dur et légèrement siliceux, sorte de liais que l'on retrouve encore dans certaines carrières des environs de Senlis ; les chapiteaux largement évasés ont malheureusement été ravagés au XIXe siècle. Vers 1820 on avait chargé une troupe d'Italiens de décorer le fond « monotone » de l'abside ; les feuillages élégants des chapiteaux leur parurent trop simples ; ils les supprimèrent et les remplacèrent par de grands panaches de plâtre. Douze ans plus tard, on reconnut la faute, et l'on détruisit toute cette ornementation factice ; mais les chapiteaux n'existaient plus ; deux heureusement, ceux du fond, avaient été conservés ; ils servirent de modèles pour les autres que l'on

sculpta sur plâtre. Les deux chapiteaux restants font regretter les autres ; moins beaux peut-être que ceux de Saint-Leu-d'Esserent, ils sont d'un style plus pur ; on n'y voit pas d'animaux mêlés au feuillage, mais des feuilles larges, finement découpées, frisées, enchevêtrées, légèrement recourbées en dehors et formant sous les angles des volutes qui annoncent le crochet du XIIIe siècle.

Sur les tailloirs, de plan rectangulaire et dont le profil est caractéristique du XIIe siècle, retombent les grandes arcades, en tiers point légèrement surhaussé dans les travées étroites, par exemple près des tours et à l'abside, le surhaussement étant destiné à amener toutes les clefs au même niveau.

Au-dessus des grandes arcades s'ouvrent les baies, en arc brisé, des tribunes[1].

Les colonnettes des piles fortes montent jusqu'à la voûte dont elles supportent directement les nervures prismatiques, à profil compliqué, sans l'intermédiaire de chapiteaux ; sur le tailloir des piles faibles trois colonnettes appareillées sont destinées à soutenir les formerets et le doubleau intermédiaire des voûtes sexpartites. Les voûtes du XVIe siècle copient les dispositions des voûtes du XIIe ; mais elles sont plus élevées. Nous possédons encore une voûte du XIIe siècle ; c'est celle de la première travée de la nef, au-dessus

[1] Pour ne pas couper les descriptions du vaisseau central nous les avons décrites plus loin, p. 52.

de l'orgue : la présence des deux grosses tours qui l'étrésillonnent lui a permis de résister aux incendies ; elle est soutenue par une croisée d'ogives, des doubleaux lancés en travers de la nef et des arcs formerets collés le long des murs. Le profil des arcs est le même que dans toutes les autres parties de la construction du XIIe siècle : pour l'ogive un tore légèrement aminci en amande, pour le doubleau un bandeau entre deux boudins. Des chapiteaux semblables à ceux que nous avons décrits précédemment reçoivent les retombées des nervures de la voûte. Les voûtes du XIIe siècle étaient donc beaucoup plus basses que ne le sont aujourd'hui celles qui furent reconstruites au XVIe. En dehors de la voûte que nous venons de décrire on voit encore des traces des chapiteaux qui portaient les anciennes nervures dans le chœur, surtout au nord, à hauteur de l'appui des fenêtres ; les architectes du XVIe siècle s'en sont servis comme motifs décoratifs.

D'étroites fenêtres éclairaient au moyen âge chaque travée ; depuis le XVIe siècle, de larges baies occupant tout l'espace resté libre entre les colonnes qui portent les voûtes, et dont l'appui marque le point de départ des constructions du XIIe siècle, répandent une lumière abondante. Elles sont divisées par un ou deux meneaux qui supportent de petites arcades surmontées de mouchettes, de soufflets et de losanges à redents. Presque tous ce fenestrage de style flamboyant est moderne ; on s'est efforcé de reconstituer l'ancien. Ces

fenêtres sont ornées dans la nef et les croisillons de vitraux du XVIe siècle, incolores ; sur la bordure se détachent l'F de François Ier, les fleurs de lys et les salamandres d'or. Dans le chœur, les grandes verrières modernes exécutées par Gsell sous la direction de l'abbé Laurent, archiprêtre, montrent le parallélisme de l'ancien et du nouveau Testament, et à l'abside, le Couronnement et différentes scènes de la vie de la Vierge, accompagnées de grandes figures de saints.

Au milieu du chœur s'élève le grand autel, en marbre rouge et gris-vert, orné d'appliques de cuivre; le tabernacle est en marbre blanc, deux colonnes de chaque côté soutiennent le dais; sur l'autel, quatre petites statuettes dorées renferment des reliques; derrière, une Vierge, du XVIIIe siècle, porte l'Enfant Jésus; au-dessus, dans les baies des tribunes, deux anges sur des nuages montrent du doigt une châsse portée sur un socle où sont sculptés les insignes épiscopaux.

Ce chœur, où sont disposées des stalles modernes, était autrefois fermé du côté de la nef par un jubé que Guillaume Parvi fit peindre en 1532, et orner de ses armoiries ; il était tendu de grandes draperies et de magnifiques tapisseries; des lutrins de cuivre et de bois supportaient les antiphonaires et les psautiers magnifiquement enluminés; des lampes dont la fondation remonte au XIIe et au XIIIe siècle, et un cierge fondé par Philippe-Auguste en 1219, brûlaient le jour et la nuit autour des châsses enrichies d'or et de pierreries;

de hautes stalles de bois sculpté l'entouraient. Toutes ces richesses ont disparu à la Révolution.

Chevet. — Élevé en même temps que le chœur qu'il épaule, le chevet n'a guère été modifié depuis le XIIe siècle. Il comprend cinq travées circulaires entourant la partie ronde du chœur, et cinq chapelles, chaque chapelle communiquant avec une travée du déambulatoire ; la chapelle d'axe a été comme nous l'avons vu remplacée au XIXe siècle par une chapelle plus grande. Dans ces travées tournantes, le problème de l'application de la croisée d'ogives à la voûte était fort délicat, et les architectes du moyen âge eurent recours à différents systèmes. L'architecte de Senlis a employé le plus simple, qui est aussi le plus fréquent dans la région, à Noyon et à Saint-Leu-d'Esserent, par exemple, système que l'on retrouvera plus tard à Chartres, Reims, Beauvais, Bayeux, Cologne, etc. Chaque travée ayant la forme d'un trapèze, il en prit le centre et réunit le point ainsi obtenu aux quatre angles par des branches d'ogives ; ces nervures étaient brisées à la clef, mais se contrebutaient suffisamment pour la petite étendue à couvrir.

Il y a à Senlis cinq chapelles rayonnantes, comme à Noyon, Saint-Germer et Saint-Leu-d'Esserent ; à la cathédrale de Sens, il n'y en avait qu'une ; à Notre-Dame de Paris, à Mantes, à Gonesse, il n'y en avait pas. Ces chapelles étaient de même dimension ; celle de la Vierge est une œuvre moderne ; elles

sont peu profondes et en hémicycle ; l'architecte voulut les voûter d'ogives, mais son essai ne fut pas très heureux et toutes ces voûtes témoignent encore d'une grande inexpérience dans l'usage de la croisée d'ogives; les nervures dont les naissances ne sont pas toutes à même hauteur, bandées sous une voûte de plan demi-circulaire, décrivent des arcs irréguliers, brisés même, comme dans une des chapelles du nord ; elles semblent bien plutôt suivre la voûte sensiblement en cul-de-four qu'en former l'ossature. Dans la première chapelle au nord, trois boudins partant d'une clef centrale soutiennent la voûte. Les architectes de Noyon et de Saint-Leu-d'Esserent se sont montrés plus habiles dans la disposition des voûtes de leurs chapelles du chevet.

Les deux chapelles méridionales, dédiées l'une à saint Louis, l'autre à saint Frambourg et saint Antoine de Padoue sont éclairées chacune par une grande fenêtre en arc légèrement brisé, encadrée par un boudin portant sur deux colonnettes et percée dans l'axe de la chapelle.

Dans la chapelle Saint-Louis est une statue du saint roi retrouvée en 1846 dans le cimetière de Saint-Rieul, où elle avait été enfouie pendant la Révolution. Saint Louis est debout, tête nue, imberbe, vêtu d'une robe longue, retenue à la ceinture par un cordon ; sur son dos est le grand manteau royal, semé de fleurs de lys. Il tient de la main droite son sceptre fleurdelysé et de la gauche la Sainte Couronne. Ses pieds

sont nus. Cette statue a dû être exécutée peu après la mort et la béatification du roi ; la tête n'a malheureusement ni caractère, ni expression. Dans cette même chapelle est la statue en bois de saint Éloi, patron des forgerons, tenant de la main droite une petite église et de la gauche une crosse.

Au milieu est la chapelle de la Vierge, achevée en février 1848 ; c'est l'œuvre correcte, mais froide malgré les peintures dont elle est entièrement couverte, de l'architecte Ramée. Les fenêtres, dont le remplage est porté par de minces colonnettes, les voûtes et les colonnes qui les soutiennent sont du style du XIVe siècle. L'autel, en pierre, est une copie de l'autel en cuivre repoussé de la chapelle de la Vierge à Beauvais ; au-dessus du retable, orné de médaillons, se dresse une tour octogonale qui sert de socle à une statue de la Vierge du XIVe siècle de très beau style, qui proviendrait de l'abbaye de la Victoire.

Les deux chapelles septentrionales sont dédiées à saint Rieul, et à saint Michel et saint Liévain. La première est éclairée par une grande fenêtre percée exactement à l'est. C'est sur cet exemple que s'appuie Viollet-le-Duc pour émettre cette théorie que les chapelles rayonnantes sont orientées, comme le sont les églises ; il suffit de regarder les trois autres chapelles de Senlis pour voir qu'elles ne le sont pas ; si celle-ci l'est c'est seulement parce que l'architecte a été gêné par le mur de la cité sur lequel s'appuie la chapelle, ce qui a empê-

ché d'ouvrir la fenêtre dans l'axe ; c'est la même raison qui a forcé l'architecte à percer deux fenêtres au nord et au nord-ouest dans la chapelle suivante Cette chapelle a été entièrement reconstruite par Duthoit, en 1885, mais il s'est efforcé de copier les dispositions qui existaient auparavant. La chapelle Saint-Liévain renferme une statue du saint, présentant les mêmes caractères que la statue de saint Louis que nous avons décrite tout à l'heure. Le saint est debout et bénit. Il est coiffé d'une mitre triangulaire basse et vêtu de l'aube et d'une étole à franges, et par-dessus d'une chasuble souple presque ronde, légèrement échancrée sur les bras et ornée d'une grande croix.

Les chapelles placées de chaque côté de celle de la Vierge contiennent des ossements : celle de gauche des os ramassés pêle-mêle dans tous les cimetières de Senlis après la Révolution ; celle de droite des reliques authentiques qui ont été en 1836 l'objet d'une translation solennelle. La cathédrale possédait autrefois un très grand nombre de reliques, dont quelques-unes étaient particulièrement vénérées ; l'évêque Adam de Chambly, avait fait don à sa cathédrale en 1242 d'une Épine de la Sainte Couronne. Les châsses des saints Candide et Marculphe étaient posées dans les baies des tribunes du chevet, à côté de celle de sainte Prothaise ; pendant la Révolution, on y plaça aussi celle de saint Rieul.

Les fenêtres des chapelles de l'abside sont ornées de vitraux modernes de Gsell, de Lavergne et

de M. Roussel, où sont figurées des scènes de la vie du saint, patron de la chapelle.

Bas côtés du chœur. — Nous décrirons la première travée des bas côtés du chœur avec le transept, car elle a été modifiée en même temps. Les deuxième et troisième travées, au nord comme au sud, sont doublées ; elles datent de la construction primitive et formaient alors comme des petits croisillons ; ce ne sont pas des croisillons, car les voûtes ne s'élèvent pas plus haut que celles des bas-côtés, ce ne sont pas non plus des chapelles, car par leur disposition même il était impossible d'y établir un autel. Une colonne centrale, surmontée d'un large chapiteau, porte les retombées des quatre voûtes. Au sud, ce faux croisillon communiquait au XIIIe siècle avec la chapelle du transept par une arcade bouchée au XVIe siècle. Cette partie de l'église communique par un double escalier, avec la crypte octogonale, et avec la sacristie supérieure [1], où l'on pénètre par une porte flamboyante de 1528 surmontée d'un joli gâble : à l'est, une tourelle d'escalier du XIIe siècle donne accès aux tribunes. Au-dessus de l'escalier descendant à la crypte, la pile qui porte un des doubleaux de la voûte a un plan particulier qui ne s'explique plus aujourd'hui.

Au nord ces deux travées présentent des dispositions analogues ; la porte de la tourelle d'esca-

[1] Nous les décrirons plus loin, p. 87.

lier a été bouchée et on a transformé ce faux-croisillon en chapelle. Le mur du fond ainsi que

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

Bas coté sud du chœur

les fenêtres avec leur remplage à trèfles du XIIIe siècle, s'ajuste mal avec la construction du

XIIe siècle ; pas plus ici qu'au sud il n'avait été prévu dans les plans de l'architecte du XIIe siècle. Le pilier du fond semble attendre une travée complémentaire ; l'œuvre était inachevée lors de la dédicace, et lorsqu'au XIIIe siècle on songea à construire un véritable transept, on boucha les murs de fond de ces faux croisillons.

La quatrième travée au nord et au sud est bordée par le mur de la tourelle d'escalier.

Sur les cinquième et sixième travées s'ouvre au nord, la chapelle, dédiée au Sacré-cœur, et dont le mur de fond, oblique, suit la direction du mur de la cité romaine sur lequel il repose. Elle avait été relevée en 1671 aux frais de Deslyons ; aujourd'hui peinte en brun et or, elle est ornée d'une fresque moderne représentant *l'Apparition à sainte Thérèse* et d'un tableau de Savinien Petit représentant, dans le genre flamand, les *Noces de Cana*.

Au sud s'ouvre la chapelle du Bailli ou de Saint-Jacques, fondée vers 1465 : bases prismatiques, absence de chapiteaux, voûtes à pénétration, moulures prismatiques à méplat. Les deux croisées d'ogives qui supportent les voûtes ont des clefs ornées d'écussons aux armes de Gilles de Saint-Simon et de sa mère Jeanne de Haverskerque. Deux fenêtres, garnies de meneaux surmontés de mouchettes, et une troisième aujourd'hui bouchée, au-dessus de l'autel, éclairaient la chapelle. Dans le mur du sud, une petite piscine est encadrée par une arcade continue, de profil prisma-

tique, sans chapiteau. Au-dessus de l'autel est une toile qui n'est pas sans valeur : les *Disciples d'Emmaüs;* la composition est bonne, les couleurs agréables, et la lumière disposée avec art. En face est un autre tableau représentant une scène de la légende de saint Rieul : saint Liévain présente à Clovis, au milieu d'une nombreuse assemblée, la dent de saint Rieul, vénérable relique que le roi désirait; le cadavre du saint est étendu à terre; de sa bouche s'écoule le sang qu'a fait jaillir l'enlèvement de la dent, bien que le saint fût mort depuis plus d'un siècle.

Au delà commence le rond-point, que nous avons décrit précédemment. Toutes ces travées du déambulatoire sont couvertes de voûtes sur croisées d'ogives du XIIe siècle, semblables à celle qui subsiste encore dans la nef, mais avec des nervures de plus faible section. Les bases des colonnes et les chapiteaux présentent les mêmes caractères que dans le vaisseau central ; ils sont seulement à une échelle plus petite.

De toutes les pierres tombales qui couvraient partout le sol de la cathédrale — Senlis était en effet un centre très important de tombiers —, il ne subsiste que les quelques fragments à demi effacés que l'on voit encore dans ces bas côtés.

Bas côtés de la nef. — Les bas côtés de la nef comprennent chacun cinq travées, qui datent presque entièrement du XIIe siècle, sauf les voûtes voisines du transept, atteintes par l'incendie

de 1504, qui ont été refaites au XVIe siècle. Les trois dernières travées sont doublées d'un second bas côté appartenant entièrement au XVIe siècle.

La première travée de chaque côté, sous le clocher, se distingue par son aspect massif; les piles qui l'encadrent sont très épaisses, et les nervures de la voûte de plus forte section; une fenêtre en plein cintre du XIIe siècle l'éclaire. Au sud, au-dessus de la porte d'entrée, un curieux tableau du XVIe siècle peut-être, restauré au début du XIXe, représente la *Conversion de saint Paul;* les costumes, de l'époque, sont fort intéressants.

La deuxième travée est encore très fortement assise pour résister aux poussées des tours; une petite porte s'ouvrant sur l'escalier qui conduit aux tribunes y est percée.

Les troisième et quatrième travées ont encore des voûtes du XIIe siècle ; la cinquième a une voûte du XVIe siècle : ses ogives à profil prismatique tombent d'un côté sur les tailloirs du XIIe siècle et de l'autre vont se perdre dans les piliers ondulés du XVIe siècle, reconstruits après l'incendie de 1504. Ces trois dernières travées, au nord comme au sud, sont doublées d'un second collatéral.

Au nord cette partie de l'édifice a été très modifiée après l'incendie de 1504; on ne retrouve plus de vestiges du XIIe et du XIIIe siècle, on y voit des piles ondulées et des voûtes soutenues par quatre nervures dessinant des étoiles ornées de clefs pendantes, de médaillons à feuillages frisés, de per-

sonnages tenant des phylactères; dans les compartiments, des anges jouent des instruments de musique. Sous une fenêtre en tiers-point, un bas-relief représente la Mise au Tombeau; à côté, une jolie porte de style flamboyant communique avec l'escalier des tribunes. Un large escalier de pierre mène à un petit perron compris entre la tourelle d'escalier du XIIe siècle et le mur de la salle capitulaire[1], qui s'ouvre sur ce perron.

Au sud, les voûtes du second collatéral sont également soutenues par des ossatures en forme d'étoile et des clefs pendantes. La chapelle, qui porte aujourd'hui le nom de chapelle Saint-Joseph et qui était autrefois la chapelle de la paroisse possède un autel et un retable modernes, de style flamboyant, exécutés sur les dessins de Duthoit. Elle est éclairée par une fenêtre flamboyante, et ornée d'une jolie piscine de même style encadrée dans une belle décoration à clochetons surmontée d'un gâble à fleuron chargé de crochets frisés. C'est dans cette quatrième travée que s'ouvrait avant le XVIe siècle la porte qui donnait accès à la place située au sud de la cathédrale; les bâtiments de l'évêché entouraient alors complètement le croisillon méridional. Le long des contreforts extérieurs du XIIe siècle qui s'avancent aujourd'hui dans la chapelle Saint-Joseph, on voit encore de chaque côté, deux colonnettes du XIIe siècle, montées sur des socles très hauts et

[1] La description de cette salle est donnée un peu plus loin, p. 89.

couronnées d'une frise de feuillage ; deux voussures soutenues par un boudin les réunissent ; ce sont les derniers témoins de cette porte qui devait ressembler aux portes de la façade occidentale, que nous étudierons bientôt.

Tribunes. — La cathédrale de Senlis, comme toutes les églises importantes qui l'entourent, Notre-Dame de Châlons, les cathédrales de Noyon, Laon, Paris et Mantes, possède des tribunes vastes, bien éclairées et voûtées. Ces grandes tribunes, peut-être les plus belles et les plus anciennes de la région, dérivent des tribunes normandes par l'intermédiaire de Saint-Étienne de Beauvais, Saint-Évremond de Creil et Saint-Germer. Elles s'étendent au-dessus des bas-côtés de la nef et du chœur, et, dans l'idée de l'architecte qui a conçu le plan de l'édifice auraient dû, semble-t-il, s'étendre au-dessus des faux croisillons du XIIe siècle, comme le prouvent des témoins encore subsistants dans les combles. Elles sont voûtées d'ogives sur plan presque carré ; comme dans les autres voûtes de l'Ile-de-France à cette époque, les ogives sont des arcs en plein cintre bandés en diagonale, les doubleaux et formerets étant légèrement brisés ; la clef de voûte se trouve à un niveau sensiblement supérieur aux sommets des doubleaux et formerets. Ces tribunes s'ouvrent sur la nef par une arcade à double rouleau en tiers-point portée sur des colonnes. Les premières baies de chaque côté de l'hémicycle du chœur sont

faites de deux arcades jumelles en tiers-point encadrées dans une arcade en plein cintre ; la largeur

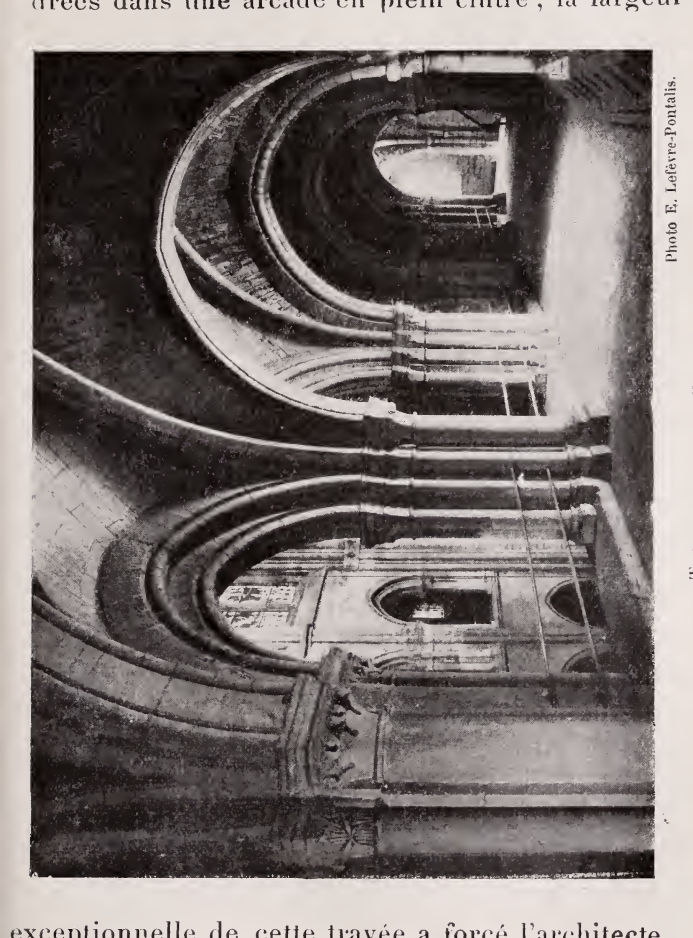


Photo E. Lefèvre-Pontalis.

TRIBUNES DU CHŒUR

exceptionnelle de cette travée a forcé l'architecte à modifier le type adopté. Les chapiteaux, couverts de grandes feuilles d'eau, sont empâtés de badi-

geon ; sur quelques chapiteaux du tour du chœur ont été sculptés à une époque moderne des rubans, des sirènes dont les bras s'allongent en feuillages, de longs cous d'oiseau emmanchés dans une même tête. Une balustrade du XVIe siècle court le long des tribunes ; son dessin très varié se modifie dans chaque travée.

La première travée des tribunes au nord et au sud, aujourd'hui bouchée sur la nef, forme un étage des tours ; elle est éclairée par deux fenêtres en plein cintre largement ébrasées dans l'épaisseur des murs. La baie qui donnait sur la nef n'occupait pas toute la largeur de la travée et dans l'espace resté libre entre les colonnes et le mur de fond s'ouvrait une petite porte donnant accès à une galerie accolée au revers de la façade et traversant la nef, comme à Mantes ; il en reste encore quelques vestiges. Comme dans le vaisseau central, les nervures des voûtes sont ici renforcées pour mieux étrésillonner les murs des clochers. Les quatre escaliers à vis qui conduisent aux tribunes sont garnis de petites portes appareillées dans la masse du mur, et fermées par un linteau que soulage un arc de décharge. Ces tribunes éclairées par des fenêtres en plein cintre ébrasées, remontant au XIIe siècle, offrent au visiteur, surtout à hauteur du transept, ou dans la partie tournante du chœur, maint aspect pittoresque. Dans cette partie tournante, les voûtes sont construites à peu près de la même façon que dans le déambulatoire ; le formeret extérieur ayant un plus grand espace

à parcourir porte sur des colonnes plus courtes que les autres.

Depuis le XIIIe siècle, et surtout après le XVIe siècle, les tribunes se retournent de chaque côté des bras du transept ; nous étudierons ces parties en même temps que les croisillons.

On remarque au fond des tribunes du chœur, dans l'axe de la cathédrale, un autel de pierre carré, et, à côté, une piscine, peut-être du XIIIe siècle ; ce sont sans doute les restes de l'autel Saint-Michel. Au-dessus est le plus ancien vitrail que renferme la cathédrale ; il provient sans doute du prieuré de Saint-Nicolas et représente le saint évêque retirant du saloir trois petits enfants.

Transept. — Comme nous l'avons vu, le transept ne date que du XIIIe siècle. Lors de la dédicace de l'église, en 1190, la nef était réunie au chœur et l'alternance se prolongeait jusqu'à l'hémicycle. La présence de deux colonnes adossées aux piliers occidentaux du carré du transept, tout à fait semblables à celles qui soutiennent les grandes arcades de la nef, et paraissant les continuer, et aussi de chapiteaux et colonnes du XIIIe siècle dans les tribunes orientales des croisillons, avait attiré l'attention des archéologues. On avait conclu justement qu'il n'y avait pas de transept au XIIe siècle, et que le transept actuel, reconstruit en partie après l'incendie de 1504, date du XIIIe siècle. Des fouilles faites en 1886 pour l'établissement du caloifère ont permis à M. le chanoine Muller de véri-

fier ces hypothèses. Vers 1240, les murs des bas côtés correspondant à la deuxième et à la troisième voûte sexpartite furent défoncés, les colonnes appareillées de ces travées supprimées et les piles fortes reculées vers l'est afin d'obtenir la surface carrée nécessaire à l'établissement du transept. Les piles fortes situées à l'ouest de la deuxième travée restèrent intactes, de sorte que l'on y voit encore aujourd'hui les colonnes du XIIe siècle destinées primitivement à porter les grandes arcades. On éleva ensuite les deux croisillons de deux travées chacun, flanqués à l'est de chapelles et de tribunes ; puis on monta sous la voûte du carré du transept une grande croisée d'ogives et sous celles des quatre travées des bras du transept, des croisées d'ogives sur plan barlong. Ces croisillons du XIIIe siècle s'avançaient aussi loin que ceux que nous voyons encore aujourd'hui; certains témoins, comme les colonnes du XIIIe siècle situées dans l'angle nord-est du croisillon nord en donnent la preuve.

C'est vers 1240 que durent être faits ces travaux; on trouve en effet mentionnée à cette époque une chapelle située « sous la nouvelle voûte » ; le profil des moulures, des bases aux tores aplatis et débordants soutenus par de petites consoles, la décoration des clefs de voûte et des chapiteaux ornés de grands crochets à peine épanouis et de feuilles de vigne semblent s'accorder avec cette date. Le transept a dû être achevé dans son ensemble vers 1245 ; l'ornementation fut peut-être

terminée dans les années qui suivirent, vers 1245-1250. L'incendie de 1504 en modifia entièrement l'aspect.

Le transept actuel comprend une grande travée et deux croisillons ; chaque croisillon est formé de deux travées flanquées d'un bas côté à l'est et depuis le XVIe siècle, d'un autre à l'ouest ; ces bas côtés sont couverts de tribunes. La voûte du carré du transept, du XVIe siècle, est portée par une grande étoile à quatre branches réunies par une croix, renforcée d'une croisée d'ogives dont les nervures pénètrent assez maladroitement les colonnettes du XIIIe siècle, qui dans les piles de l'est descendent jusqu'au sol et reposent sur des bases à tore aplati. Des clefs pendantes peintes marquent les interstices de toutes ces nervures. Cette voûte remplace la grande voûte d'ogives du XIIIe siècle.

Les voûtes des croisillons sont soutenues par des nervures dessinant de grandes étoiles à quatre branches ; le losange qu'elles déterminent par leur intersection est marqué par des clefs pendantes peintes

La partie orientale du croisillon nord, ainsi que son bas côté et les tribunes qui sont situées au-dessus, présentent tous les caractères du XIIIe siècle ; la pile intermédiaire porte en outre, sculptés sur les colonnettes montant aux voûtes de petits anges du XVIe siècle. Une grande fenêtre du XIIIe siècle à

deux meneaux éclaire la chapelle dédiée à sainte Catherine, que décore une grande toile de Barthélemy (1788) représentant le *Jugement de la sainte.*

Le mur du fond du croisillon ainsi que les piles ondulées et les travées situées à l'ouest datent du XVIe siècle, et nous avons vu qu'après l'incendie de 1504 des travaux importants furent entrepris dans cette partie de l'édifice. Les voûtes des tribunes sont également du XVIe siècle ; l'absence de témoins du XIIIe siècle et la disposition encore visible de colonnes et de murs du XIIe montrent qu'avant le XVIe siècle, les tribunes ne se retournaient pas le long du mur occidental du croisillon.

Le croisillon sud, du moins à sa partie inférieure, date presque entièrement du XVIe siècle ; la chapelle située à l'est de ce croisillon, dédiée à saint Denis, renferme quelques témoins de la construction du XIIIe siècle. Au-dessus de l'autel, Suvée a peint en 1780 la *Prédication de saint Denis.* Une élégante porte flamboyante avec un gâble très élancé s'ouvre au sud sur la tourelle d'escalier qui orne la façade du croisillon sud, à côté d'une fenêtre XVIe siècle très simple. La structure de la voûte est très compliquée et rappelle celle de la chapelle de la Vierge à Saint-Gervais de Paris, exécutée en 1517 : d'une étoile à quatre branches réunies par une couronne centrale tombent quatre fortes clefs pendantes en croix, reliées par de petits arcs chargés d'ornements à une clef pen-

dante centrale et à huit autres de dimension un peu moindre, placées sur les branches de l'étoile. Les tribunes situées au-dessus de cette chapelle contiennent un grand nombre de témoins du

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

Clefs pendantes de la chapelle du croisillon sud

XIIIe siècle, entre autre une fenêtre aujourd'hui bouchée, dont le remplage est formé de trois arcades en tiers-point, ornées de chapiteaux à crochets à tailloirs circulaires et de bases aplaties. A l'ouest, le bas côté et les tribunes sont entièrement du XVIe siècle ; au XIIIe siècle, les bas côtés et les tribunes ne se retournaient pas à l'ouest des croisillons.

Le fond de chaque croisillon comprend une grande porte surmontée d'un tympan ajouré décoré d'un remplage très simple, et flanqué d'arcatures et de niches renfermant des statues dont quelques-unes remontent au XVIe siècle : au-dessus un passage qui réunit les tribunes est bordé par une balustrade finement sculptée à jour soutenue en encorbellement par un puissant bandeau mouluré. Derrière ce passage s'ouvrent trois fenêtres en tiers-point, ornées de soufflets à redents, qui se prolongent à travers une forte moulure à feuillages jusque sous la rose faite d'une série de soufflets et de mouchettes rayonnant autour d'une couronne centrale.

Aux piliers d'entrée du chœur sont adossées deux grandes statues en pierre de saint Rieul et de sainte Prothaise, par Maniglier (1882-1883).

Nous avons vu qu'à l'époque où l'on modifia si profondément le transept, après le grand incendie de 1504, on doubla les trois dernières travées des bas côtés de la nef, on reprit, au nord surtout, ces bas côtés, et l'on construisit toute la partie haute et les voûtes de la cathédrale. Nous montrerons bientôt comment ces constructions ont renouvelé entièrement l'aspect extérieur de la cathédrale.

EXTÉRIEUR

Façade occidentale. — La façade de la cathédrale, divisée en trois compartiments accusant les dispositions intérieures par d'épais contreforts,

Photo Neurdein.

PORTAIL OCCIDENTAL

est simple et nue ; elle était achevée en 1190 lors de la dédicace, et tout nous porte à croire que les statues et bas-reliefs qui décorent le portail se trouvaient déjà en place. La tour nord a peut-être été commencée un peu avant la tour sud, c'est du moins ce que semblent indiquer certaines dispositions architectoniques. Au milieu du XIIIe siècle on éleva sur la tour du sud cette magnifique flèche qui fait encore de nos jours l'admiration des architectes.

Au-dessus du portail que nous décrivons plus loin s'ouvre sous une profonde archivolte portée par six colonnettes, une haute fenêtre en tiers-point du XIIe siècle, décorée d'un remplage prismatique. Le troisième étage est décoré d'une rose dont le remplage peut remonter au XIIIe siècle, et de deux niches en tiers-point creusées sous une épaisse voussure encadrée d'un cordon saillant ; deux colonnes portent le tore de la voussure. Ces niches contiennent des statues d'évêques crossés et mitrés qui remontent peut-être à une époque assez ancienne. Sur les socles qui portent ces statues sont figurées deux têtes de monstres. Deux gargouilles velues et horribles, rejettent l'eau de la terrasse située entre les deux tours et bordée par une balustrade à jour que surmontent quatre statues massives, mal dégrossies et en fort mauvais état, et qui représentent Adam et Ève, les anges et sans doute la Vierge.

Portail. — Le portail a beaucoup souffert à

la Révolution ; un grand nombre de têtes sont cassées, et certains bas-reliefs sont à peine lisibles; les têtes et les attributs des grandes statues ont été refaits à l'époque moderne. Sur le linteau soutenu par deux fines colonnettes sont

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

TYMPAN DU PORTAIL OCCIDENTAL

sculptées la *Mort* et la *Résurrection de la Vierge ;* au tympan, son *Couronnement glorieux ;* dans les voussures, l'*Arbre de Jessé.* Sur les pieds-droits les patriarches sont la préfigure du Christ, et les prophètes annoncent sa venue et sa mission. Sous ces statues est un calendrier. Ce portail est donc consacré presque entièrement à la Vierge et c'est la première fois que l'on trouve développé

sur le portail de nos grandes cathédrales un pareil thème iconographique. Le XIIIe siècle, le siècle de la Vierge, a commencé quelques années plus tôt, à Senlis. L'artiste habile qui exécuta cet ensemble trouva d'ailleurs une formule si heureuse que son œuvre servit de modèle durant toute la fin du XIIe et le début du XIIIe siècle, à Mantes, au portail nord de Chartres, à Reims, à Laon, jusqu'à ce qu'à Notre-Dame de Paris, vers 1220, un sculpteur de génie, reprenant le thème, créât ce type du tympan consacré à la Vierge qui fit école jusqu'à la fin du moyen âge.

La *Mort de la Vierge*, sculptée sur la moitié gauche du linteau, est en fort mauvais état : les apôtres entourent le lit où la Vierge vient de rendre le dernier soupir; l'un d'eux, saint Jean sans doute, est agenouillé à ses pieds; un autre soulève sa tête; d'autres balancent des encensoirs, tandis que deux anges nimbés emportent au ciel l'âme de la Vierge, représentée par un petit enfant enveloppé dans un lange; la Vierge est étendue sur son lit, longue dalle plate soutenue par de petites arcades en plein cintre.

A côté, est figurée la *Résurrection*. Trois jours se sont écoulés, depuis la mort de la Vierge ; les apôtres ont veillé autour du tombeau ; le troisième jour, le Christ est apparu, entouré de ses anges et de ses archanges, et il a ranimé la Vierge. Aussitôt les anges s'empressent autour de leur reine; tandis qu'un d'eux dépose sur sa tête la couronne, les autres s'apprêtent à l'enlever ; l'un, derrière,

prenant point d'appui sur le lit, pousse la Vierge par les épaules ; deux autres saisissent le drap

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

LA RÉSURRECTION DE LA VIERGE AU PORTAIL OCCIDENTAL

funèbre ; un quatrième, qui était resté derrière, veut lui aussi contempler Marie et prendre sa

part de la tâche commune ; cette scène, créée par notre sculpteur, témoigne d'une vie, d'une vérité dans les attitudes et les proportions qui ne sont pas habituelles au XIIe siècle. Les têtes, un peu rondes, sont animées et semblent chanter les louanges de la Vierge; les cheveux sont traités par masses ; les ailes sont largement dessinées ; les draperies se rapprochent de la réalité ; peut-être leurs plis sont-ils encore parfois un peu exagérés, mais si l'on examine les plis du drap dans la main de l'ange, ceux de la ceinture de cet ange et du bas de la robe des anges qui se trouvent de chaque côté de la couche funèbre, on est obligé d'en reconnaître la justesse et d'en admirer l'arrangement.

Au-dessus est le *Couronnement de la Vierge*, nous devrions dire le *Triomphe*, car la Vierge est déjà couronnée. Le Christ, ayant la Vierge à sa droite, est assis sur un siège ajouré de fines arcades; il porte la barbe ; sur sa tête est la couronne; derrière, le nimbe crucifère. Ses mains sont cassées, de la droite il bénissait sa mère ; de la gauche, il portait peut-être un sceptre. La Vierge, vêtue comme son fils, d'une robe et d'un manteau jeté sur les épaules, tient dans la main droite un livre ouvert. Elle n'est peut-être plus la Reine du ciel et de la terre, telle que nous la voyons au portail Sainte-Anne de la cathédrale de Paris, mais elle n'est pas encore la Mère douce et suppliante qui s'incline devant son fils au portail de la Vierge de la même cathédrale, ni la Vierge

timide et humble agenouillée aux pieds de la Majesté de Dieu à La Ferté-Milon ; les personnages

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

STATUES DU PORTAIL OCCIDENTAL

ont encore quelque chose de dur et de raide, sinon dans l'attitude, du moins dans l'expression. Les dispositions générales témoignent d'ailleurs d'une

grande inexpérience; une double arcade à clef pendante, assez disgracieuse, encadre les personnages; deux colonnettes de chaque côté reçoivent les retombées; sous les petites arcades, des anges tiennent des encensoirs et des flambeaux. L'effet d'ensemble de cette scène n'est pas très heureux, mais le détail est intéressant. Ne soyons pas trop difficiles; songeons que nous sommes en présence du premier tympan consacré à la Vierge; attendons encore quelques années, nous sommes à une époque où les progrès sont rapides, et nous trouverons à la cathédrale de Paris ce magnifique tympan de la Vierge dont l'exécution est aussi belle que la composition.

Tout autour de la Vierge, dans les voussures, sont sculptées, dans une sorte d'arbre de Jessé, les statuettes des *patriarches* et des *prophètes* qui glorifient la Vierge, et des *rois*, ses ancêtres. Elles sont remarquables par la variété de leurs attitudes et la franchise de leur exécution. Dans la première voussure à l'extérieur, on reconnaît les patriarches et les juges : Adam ou Enoch, puis Noé, Abraham, qui enferme dans son sein les élus dont on aperçoit les petites têtes rondes; plus loin Moïse, coiffé du bonnet juif, et tenant en ses mains les tables de la loi. Une femme dont la robe est ornée de broderies doit être Débora, la prophétesse, qui fit triompher Barac de son ennemi Sisara, ou plutôt Jahel, qui perça Sisara d'un épieu, car cette femme paraît tenir de la main gauche baissée un gros clou, et devait brandir autrefois de la main droite

une massue, prête à percer son ennemi endormi ; au-dessus, Gédéon peut-être, et Jephté, agenouillés. L'homme à longue barbe, qui semble tenir une massue de la main droite serait Samson ; non loin, le grand prêtre Héli se lamente de la prise de l'arche et de la mort de ses fils ; Samuel porte le bonnet juif de la maison de Juda. Tous ces personnages ont des nimbes. Dans la rangée voisine sont figurés les rois de Juda ; ils portent la couronne. On reconnaît entre autres au premier rang à gauche Jessé, souche de la race, puis David jouant de la harpe et Salomon. Dans les deux dernières rangées sont représentés les ancêtres de la Vierge et les prophètes. Dans les voussures on voit encore des traces de peintures.

Huit grandes statues rangées de chaque côté de la porte viennent compléter ce bel ensemble. Ce sont des personnages de l'Ancien Testament ; mais des dégradations anciennes et une restauration indiscrète les ont rendus méconnaissables. Nous avons vu que, dans les premiers mois de 1846, le sculpteur Robinet restaura, sous la direction de Ramée, ces statues ; il refit les têtes, les dais, la plupart des attributs, enfin l'Enfant Jésus et un ange. Il a représenté à gauche les sacrificateurs de l'ancienne Loi ; à droite les prophètes de la Passion ; en allant de l'extérieur vers l'intérieur : saint Jean-Baptiste, Jacob immolant le chevreau, Melchisédech, Abraham ; Jérémie, Ezéchiel et Daniel et le vieillard Siméon. Grâce à cinq moulages antérieurs à la restauration conservés au

musée du Trocadéro, et en rapprochant ces statues de celles des cathédrales de Chartres et de Reims, j'ai pu retrouver les noms des personnages qu'elles représentaient, avant la Révolution et avant la malheureuse restauration de Robinet.

La première à gauche est *saint Jean-Baptiste*, vêtu d'une robe en poils de chameau et d'un long manteau; il baptise le gentil incliné à ses pieds. La tête est l'œuvre de Robinet. On a retrouvé dans le sol, non loin de la cathédrale, une tête aujourd'hui déposée au Musée, qui pourrait être celle de saint Jean-Baptiste ou de l'un des autres grands personnages ; les yeux sont bien marqués ; le nez droit et ferme, la bouche pincée, les traits tirés ; les cheveux et la barbe sont traités par masses. Ce magnifique débris de l'art de la fin du XIIe siècle nous fait regretter encore davantage les mutilations qu'a subies ce portail. Le deuxième personnage est *Samuel ;* il tient l'agneau du sacrifice et sacre Saül représenté sans doute par le personnage accroupi à ses pieds, la tête est l'œuvre de Robinet. Le troisième est *Moïse*, la tête qui a été refaite par Robinet ne s'accorde pas du tout avec le reste ; Moïse s'appuie sur la colonne qui se terminait comme à Chartres et à Reims par un chapiteau portant le serpent d'airain ; de la main droite, il désigne le sommet de la colonne. Le quatrième personnage est *Abraham ;* il a saisi Isaac par les cheveux et s'apprête à l'immoler, mais un ange derrière lui, retient le glaive. Robinet a refait la tête d'Abraham, son glaive et l'ange ; primitive-

ment le vieillard retournait la tête comme à Chartres et Reims.

A droite les personnages sont beaucoup plus difficiles à identifier. Le premier doit être *David ;* il tient dans la main gauche repliée trois clous, symbole de la Passion, et déroule de l'autre un phylactère ; ses jambes croisées portent sur les bras et les épaules d'un homme accroupi. Le deuxième est peut-être *Isaïe ;* il tiendrait à la main une tige épanouie en fleur, rameau de l'arbre de Jessé qu'il a prophétisé ; à ses pieds serait Jessé ; dans sa main droite Isaïe tenait peut-être un livre où était écrite sa prophétie. Le troisième est *Jérémie ;* il porte la croix, symbole de la Passion qu'il a décrite. Le quatrième personnage est le vieillard *Siméon ;* comme à Chartres et à Reims, il porte l'Enfant Jésus. Robinet a reconstitué la tête de Siméon, le corps et la tête de l'Enfant Jésus. La tête de l'Enfant Jésus, comme d'ailleurs celle de l'ange du groupe d'Abraham, est de fort mauvais style. Derrière la tête de ces personnages, on voit un nimbe, rarement appliqué au moyen âge à des personnages de l'Ancien Testament.

Ces statues sont inspirées de celles qui se trouvaient autrefois aux portails de Saint-Denis, et dont les dessins de Montfaucon nous ont conservé le souvenir ; le geste de saint Jean-Baptiste relevant de la main gauche, autour de la taille, le pan de son manteau ; l'attitude assez bizarre de David, les jambes croisées, se retrouvaient tout à

fait semblables à Saint-Denis. Ici encore la statuaire n'appartient déjà plus au style du XIIe siècle ; les poses ne sont plus hiératiques et roides, l'artiste a cherché à copier la vie, les proportions se rapprochent de celles du corps de l'homme, et

Photo Neurdein.

CHIMÈRES DU PORTAIL OCCIDENTAL

les têtes ne semblent plus sortir comme d'un fourreau long et étroit; les vêtements sont interprétés plus largement, et les plis traités avec une certaine recherche de la vérité.

Sous les socles des statues colonnes se déroulent les douze scènes d'un *calendrier*. L'usage de ces calendriers est très ancien. Le pavé des basiliques était parfois orné des images symboliques

des saisons ; on en voit dans les monuments carolingiens, puis au XIIe et au XIIIe siècle, sculptés aux portails de beaucoup d'églises et de presque toutes les grandes cathédrales.

Les deux premiers bas-reliefs à gauche représentent deux chimères affrontées, ailées, l'une à tête d'homme, l'autre à tête de mulot, d'un très beau style ; le modelé, d'une grande finesse, est remarquable. A droite, les sujets sont très mutilés : ce sont une figure de diable cornu et un oiseau à larges pattes et à tête d'homme.

Sur les douze autres panneaux est sculpté le calendrier, qui commence au fond et à droite et finit au fond et à gauche. Pour chaque mois de l'année, l'artiste a représenté en un petit tableau de pierre, la principale occupation du mois. Ces scènes sont rendues avec une vie et une vérité remarquables. Le sculpteur n'avait d'ailleurs qu'à regarder autour de lui ; tout l'inspirait : au pied des murailles, la Nonette coulait au milieu des prés où l'on fauchait les foins ; sur les coteaux, les vignes grimpaient à l'assaut de la petite ville jusqu'aux fossés du vieux château ; dans la plaine et sur le plateau, c'étaient les terres labourées, les blés, la moisson, et au delà, de tous côtés, la forêt.

Le mois de janvier est le mois du repos et des festins : assis sur une chaise basse à dossier rond un homme est à table ; sur son vêtement serré aux poignets est jeté un grand manteau ; il est coiffé d'un bonnet échancré sur le devant ; il saisit à

pleines mains une cruche dont il s'apprête à verser le contenu dans un bol. — Voici le mois de février, froid et humide : le pauvre hère qui vient de ramasser du bois sous l'averse, comme le

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

Scènes du calendrier du portail occidental

représente un des bas-reliefs du calendrier de la cathédrale de Paris, à peine rentré chez lui, sans même prendre le temps de se débarrasser de sa pèlerine, s'est accroupi devant le feu qu'il vient de ranimer, et dont les flammes s'élèvent, vives et serrées. — Avec le mois de mars commencent les travaux des champs : le paysan a relevé sa robe et bêche courageusement la terre ; à côté, un

arbre commence à bourgeonner. — Le soleil d'avril a fait éclore partout les jeunes pousses et le paysan se hâte de tailler ses arbres ; tête et bras nus, son court manteau sur les épaules, il est monté sur une branche qu'il entoure de ses jambes croisées. — Au mois de mai, la scène change ; tout est gai, tout est joie ; dans le calendrier de la cathédrale d'Amiens, le paysan se repose au milieu des fleurs ; ici, un jeune noble, le faucon sur le poing gauche tendu, et tenant dans sa main droite les rênes d'un cheval richement harnaché, sort de son château et part pour la chasse. — En juin, les luzernes ont poussé, et le paysan se remet au travail ; nous le reconnaissons occupé à faucher les foins, les bras tendus et lançant énergiquement sa faux.

Le calendrier se continue de l'autre côté de la porte[1]. En juillet, le moissonneur se courbe sur les blés qu'il coupe à la faucille ; derrière lui est une gerbe déjà bottelée. — En août, le paysan, prépare l'aire et, nu jusqu'à la ceinture, bat le grain. — Au mois de septembre, le vendangeur cueille le raisin dont les lourdes grappes font plier le cep. — Au mois d'octobre, en général, la vendange continue (Semur, Reims), ou bien, le paysan sème le grain (Paris, Chartres) ; ici, il est bien difficile d'expliquer son rôle, il paraît occupé à rentrer les provisions ; de chaque côté sont deux portiques surmontés de balustrades et d'un

[1] Il faut commencer par regarder la face tournée vers l'entrée, puis l'autre face orientée à l'ouest.

étage à pignon. — Au mois de novembre, le paysan, de gros sabots aux pieds, tue le porc. — Enfin, en décembre, il enfourne les gâteaux.

Tours. — De chaque côté de la façade s'élèvent les deux tours carrées épaulées par d'épais contreforts à ressauts. En bas s'ouvre, sous une triple voussure en tiers-point surhaussé, une porte donnant accès aux bas côtés, des corbeaux où sont sculptés des personnages, un oiseau et un poisson supportent le linteau et le tympan dont la décoration, faite d'arcades en plein relief sur un fond nu, est très originale ; on en trouve de semblables dans la région à Saint-Vaast-lès-Mello (Oise), et à Fontenay-lès-Louvres (Seine-et-Oise) ; au-dessus, s'étagent une fenêtre, en plein cintre dans la tour du nord, en arc brisé dans celle du sud ; puis une double arcade décorative surmontée d'un cordon mouluré ; enfin un oculus qui renferme l'horloge de la tour du sud.

Au-dessus se détachent les tours proprement dites ; chacune de leurs faces est percée de deux longues baies, encadrées de minces colonnettes, dont les chapiteaux sont ornés de masques grimaçants et de feuilles d'eau, et d'une archivolte moulurée. Le clocher nord est couronné par un toit en pavillon bordé par une balustrade. A l'intérieur les murs des tours sont étrésillonnés par les voûtes des bas côtés et des tribunes, puis par des arcades lancées d'un mur à l'autre, et même, dans la tour du sud par une voûte complémentaire,

destinée à porter le beffroi. Un passage ménagé dans l'intérieur des murs, le long de la façade

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

PETITE PORTE DE LA FAÇADE OCCIDENTALE

fait communiquer les deux tours avec une grande salle voûtée située juste au-dessus de la voûte de la nef du XIIe siècle, et dont le rôle est important

dans l'économie de la construction ; elle sert de liaison entre les maçonneries des deux tours, et maintient en même temps l'élévation de la façade.

Flèche. — La tour du sud est couronnée par une flèche à deux étages élevée dans le deuxième quart du XIIIe siècle ; chef-d'œuvre de légèreté et d'audace, elle se dresse à 78^m^, 50 au-dessus du sol.

Le premier étage est en réalité la continuation de la tour, mais son plan concorde avec celui de la flèche. C'est une grande cage octogonale, très élevée et percée de longues baies en tiers-point, dont les fines colonnettes augmentent encore l'impression d'élancement. Sur chaque angle du carré resté libre un clocheton porté sur trois minces colonnettes en délit rend plus agréable à l'œil le passage de l'arête du carré à la face de l'octogone ; ces clochetons entièrement ajourés s'inclinent sur la tour, et dans le ciel leur silhouette semble prolonger les lignes de la grande flèche.

Le pinacle sud-est est plus large que les trois autres ; entre ses colonnettes se dresse une tourelle ronde, dont la construction est postérieure à l'achèvement de la flèche et date sans doute du XVIe siècle, époque où après l'incendie des parties hautes de la cathédrale, on dût consolider la flèche. A l'intérieur de la tourelle est un escalier, qui traverse ensuite la grande baie méri-

dionale sur une galerie tréflée portée par un arc en tiers-point.

Le second étage est formé par la flèche proprement dite, grande pyramide à huit pans, très ajourée, reposant sur un double bandeau de damiers. Les arêtes sont ornées de crochets très saillants, qui par le jeu des ombres et des lumières, cernent dans le ciel les contours de la flèche; les pans sont couverts d'écailles. Les lucarnes qui se dressent au pied de la flèche, et qui, tout en paraissant s'appuyer sur elle l'épaulent en réalité, sont ornées d'une jolie arcade tréflée surmontée d'un gâble orné de rosaces et d'étoiles et couronné par un fleuron; pour dégager davantage la flèche, l'artiste eut l'heureuse idée de tailler leur comble en croupe. Ces lucarnes à gâbles, fières et élancées, ont fait école dans la France entière, et leur influence se fait encore sentir au XVIe siècle.

A l'intérieur, les parements de la flèche restent verticaux jusqu'au niveau des combles des lucarnes, puis ils s'inclinent comme les parements extérieurs, mais en formant avec ceux-ci un angle; l'épaisseur des pans de la flèche diminue ainsi à mesure qu'elle s'élève. Lorsqu'arrivé en haut du long et étroit escalier, le visiteur voit tout à coup se dresser au-dessus de sa tête cette immense pyramide creuse, lancée dans l'espace à une telle hauteur, et qui semble osciller au souffle du vent qui siffle par les ouvertures réservées tout le long des pans, il est étonné de

l'audace de l'architecte téméraire qui a conçu et exécuté cette flèche vertigineuse, et il se demande comment, malgré les incendies, la foudre et les ouragans, malgré les gelées et la pluie qui la rongent depuis près de sept siècles, elle est encore debout.

Qu'elle se détache au loin à travers les clairières des forêts d'Halatte ou de Chantilly, ou qu'on l'examine du pied même du clocher, la flèche de la cathédrale de Senlis apparaît comme un chef-d'œuvre de construction et de décoration. La beauté de ses lignes, son audacieuse légèreté, l'élégance de ses lucarnes ont fait l'admiration de tous les siècles. L'architecte qui la construisit s'inspira certainement de modèles antérieurs, et notamment du vieux clocher de Chartres, de l'ancien clocher de Saint-Denis, et des clochers de toutes ces petites églises de la Normandie, du Vexin et de l'Oise, qui offraient dans leur type, d'une époque plus ou moins avancée, comme la marche ascendante vers le progrès; il eût le mérite de reconnaître dans ces différents monuments les meilleures dispositions souvent à peine indiquées, et le génie de développer ces germes parfois obscurs en un tout magnifique.

Abside. — L'abside est avec la façade que nous venons de décrire la seule partie extérieure de la cathédrale qui ait conservé l'aspect qu'elle avait à la fin du XIIe siècle : en bas, les hémicycles des

chapelles rayonnantes, ornés de leurs grandes

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

Abside de la cathédrale

fenêtres à peine brisées, sont surmontés de toits coniques de pierre, comme on en trouve quel-

quefois dans l'Aisne et l'Oise ; au-dessus s'ouvrent sur le nu du mur les petites fenêtres en plein cintre des tribunes. Un beau bandeau de crochets marque la fin des constructions du XIIe siècle ; toute la partie haute avec ses balustrades à jour, ses grandes fenêtres et ses beaux arcs-boutants épaulés de larges culées ornées de gargouilles, de niches sculptées et de clochetons, date de la première moitié du XVIe siècle.

Façades latérales. — En dehors de la façade occidentale et de l'abside, la cathédrale avec ses croisillons et ses chapelles flamboyantes, les arcs-boutants, les balustrades, toute la partie haute du XVIe siècle, ne conserve plus rien extérieurement de la construction du XIIe siècle. La façade nord qui regardait les maisons canoniales et le jardin de l'évêché est moins ornée que la face sud qui donnait sur la place et sur l'évêché, mais les dispositions générales sont les mêmes.

Face sud. — D'abord masquée sur plus de la moitié de sa longueur par les bâtiments de l'évêché, dégagée au XVIe siècle, puis au XIXe siècle, la façade méridionale est déparée par les grands murs blancs de la sacristie polygonale refaite à l'époque moderne. Le croisillon, œuvre de Jean Dizieult et de Pierre Chambige, présente avec ceux de Saint-Pierre de Senlis, des cathédrales de Beauvais, de Sens et la façade de Troyes, de très grandes ressemblances ; ces trois derniers monuments sont l'œuvre de Martin Chambige, le père de Pierre,

qui avait lui-même travaillé à Troyes et à Beau-

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

FAÇADE MÉRIDIONALE DE LA CATHÉDRALE

vais, et ce fait explique facilement de telles ressemblances. Deux tourelles polygonales décorées

sur toute leur hauteur d'une arcature flamboyante, de colonnes torses et de niches aux dais et aux consoles richement sculptées encadrent la façade. Les deux portes séparées par un trumeau et surmontées d'un tympan entièrement à jour s'ouvrent sous une profonde archivolte ornée de clefs pendantes, de groupes sous dais représentant des scènes de la vie de la Vierge, et de redents tréflés à crochets. Dans le gâble qui couronne le portail a été sculpté à l'époque moderne un écusson aux armes de France. Les niches étaient autrefois ornées des statues de la Vierge et de l'Enfant Jésus, du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne, de François Ier et de la reine Eléonore, de saint Gervais et de saint Protais, de saint Rieul, et de saint Martin sur son cheval.

Deux balustrades ajourées marquent les deux passages sous la rose. Au-dessus, le pignon triangulaire est accosté de deux pinacles polygonaux couronnant les tourelles ; des arcades légères les décorent comme tout le reste de la façade. Au pied de ce pignon court un passage avec une balustrade qui contourne toute l'église au bord du toit; une forte corniche que souligne une frise de feuillage, soutient ce passage où sont creusés les chéneaux. Une double balustrade terminée par une énorme statue représentant Dieu le Père assis et soutenant les bras de la croix où pend son Fils suit les rampants. De fines sculptures, chimères ailées, groupes d'anges, enfants, fleurs, sont répandues partout à la base des ar-

cades, le long des moulures, sur les arcs-boutants.

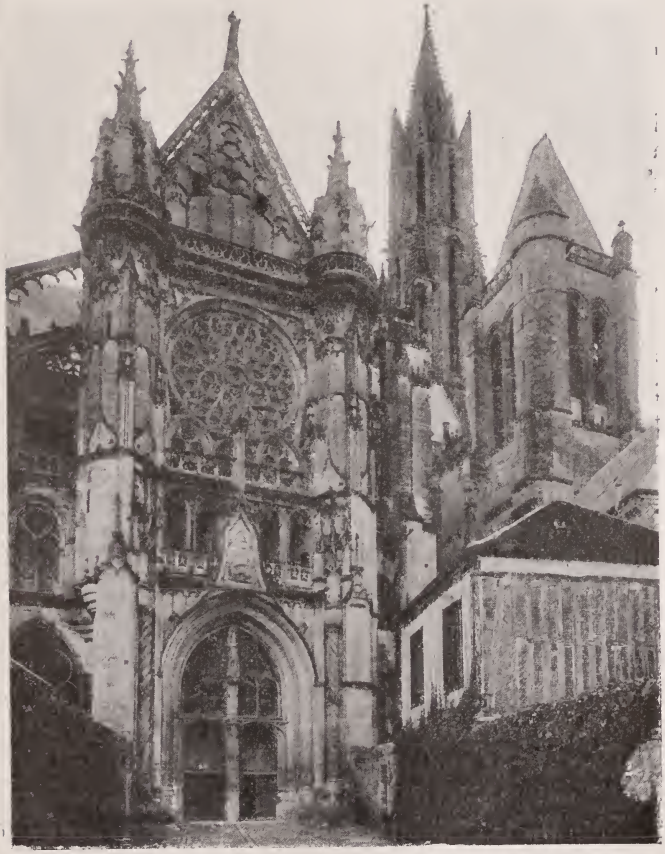


Photo E. Lefèvre-Pontalis.

FAÇADE DU CROISILLON NORD

Le mur du croisillon est étayé par deux contreforts qui servent de point d'appui à un double

arc-boutant, dont le plus élevé est orné, en dessous, d'une dentelle d'arcades très fines, ornement fort délicat ; leur sommet est décoré de pinacles et de fleurons.

A gauche du croisillon, on voit en bas la chapelle Saint-Joseph dont les fenêtres et les contreforts sont richement ornés, puis les fenêtres des tribunes, avec leurs colonnettes du XIIe siècle, enfin les grandes fenêtres de la nef ; à droite, la sacristie polygonale reconstruite à l'époque moderne, et la petite absidiole qui y est accolée, et les deux travées de la chapelle du Bailli. Derrière se dressent les contreforts, les hautes fenêtres du XVIe siècle et, sortant de la tour massive du XIIe siècle, la tourelle ronde qui renferme l'escalier conduisant aux terrasses.

Face nord. — La face nord présente les mêmes dispositions. Le croisillon est moins richement décoré ; sur le gâble du portail sont sculptés la salamandre et l'F de François Ier. Cette façade sobre et élégante, les vieux bâtiments de la salle capitulaire et de la bibliothèque dominés par deux étages de balustrades, les hauts et puissants contreforts de la tour du nord, et dans le fond, se détachant au-dessus de la toiture, la flèche, font de ce coin de la cathédrale un des plus pittoresques. A gauche du croisillon, sous la fenêtre de la chapelle, on voit encore une grande arcade en anse de panier, aujourd'hui bouchée, dernier reste du tombeau de Pierre L'Orfèvre, en feu orné sans

doute d'une statue de gisant, et qui s'ouvrait sur la chapelle Sainte-Catherine. C'est Pierre L'Orfèvre qui fit élever la salle capitulaire, comme nous l'indiquerons tout à l'heure.

Sur la croisée s'élevait au XVIe et encore à la fin du XVIIIe siècle une petite flèche, qui avait sans doute été construite en même temps que le transept au milieu du XIIIe siècle. D'après les dessins que nous en avons retrouvés, c'était une construction hexagonale percée d'une baie sur chaque face, renforcée de tourelles d'angles et couronnée par une pyramide hexagonale.

DÉPENDANCES

Crypte et sacristie. — Par un escalier de quelques marches situé au fond du faux croisillon sud, on descend à une crypte octogone flanquée à l'est d'une absidiole arrondie voûtée en berceau. Quatre piliers carrés soutiennent les cinq voûtes d'arêtes et les quatre voutains triangulaires. Une fenêtre au fond de l'absidiole l'éclaire ; deux autres petites baies dont l'appui est fortement incliné, étaient percées à l'ouest : elles sont aujourd'hui bouchées. Les piliers sont en grand appareil, les murs en moyen appareil, comme la voûte faite plutôt de pierres noyées dans le mortier que de voussoirs appareillées. On ne trouve ni base, ni chapiteau, ni trace de décoration. Cette crypte est antérieure à la cathédrale du XIIe siècle, comme le

prouvent le massif de maçonnerie ajouté après coup contre la face sud-ouest pour supporter le contre-fort supérieur, et la colonne adossée au fond du faux-croisillon qui s'appuie sur l'arcade d'entrée de la crypte. Certains détails de construction nous font penser qu'elle a pû être construite à la fin du xe siècle, en même temps que l'église élevée par l'évêque Eudes.

J'avais d'abord pensé que cette crypte avait été un baptistère, mais les fouilles que j'ai faites n'ont fait apparaître aucun vestige de piscine ; il aurait été d'ailleurs extraordinaire que l'ont eût construit à la fin du xe siècle un baptistère dans le nord de la Gaule. En rapprochant cette crypte de celles de Saint-Médard de Soissons et de la collégiale de Saint-Quentin, qui présentent avec elle certains caractères communs, mais surtout en la comparant avec la chapelle octogone d'Aiguilhe au Puy, et avec l'octogone de Montmorillon, on peut conclure que cette crypte était, elle aussi, une crypte funéraire. L'absidiole devait contenir un tombeau, peut-être celui d'un des premiers saints évêques de Senlis.

Au-dessus devait s'élever comme à Montmorillon une chapelle octogonale dont l'autel se trouvait tout naturellement dans l'absidiole, au-dessus du tombeau, il n'en reste plus que quatre colonnes et quatre chapiteaux ornés de dessins géométriques, englobés dans la sacristie qui fût rebâtie et voûtée sur huit branches d'ogives au xiiie siècle, puis très maladroitement restaurée vers 1860. Un

tableau, au mur du nord, représente la *Dispute du Saint-Sacrement.*

Salle capitulaire. — La salle capitulaire, située au nord de la cathédrale, et obliquement par rap-

Photo E. Lefèvre-Pontalis.

Chapiteau de la salle capitulaire

port à l'axe de la nef est un bâtiment rectangulaire de la fin du XIVe siècle. C'est Pierre l'Orfèvre, conseiller du roi, chancelier du duc d'Orléans qui la fit construire à la place de vieux bâtiments qui tombaient en ruines, entre 1390 et 1410. Ce bâtiment est divisé intérieurement par un mur en deux salles, dont l'une au nord comprend deux travées voûtées sur croisées d'ogives et l'autre plus grande, de plan carré, est couverte d'une grande voûte portée par quatre croisées d'ogives retombant sur une colonne centrale à base polygonale. A la clef sont sculptés les écus des l'Orfèvre ; des corbeaux

ornés d'anges chantant et de personnages jouant des instruments de musique, et dans la petite salle de grotesques, reçoivent les retombées des ogives. Le chapiteau rond de la colonne centrale représente une fête des fous : des musiciens dont un joue de l'orgue et deux autres battent sur des tambourins, font danser un bourgeois, un paysan armé d'une massue, et un homme nu. L'orgue est particulièrement intéressant ; c'est une des rares représentations sculptées de cet instrument au moyen âge, et l'on voit très distinctement le musicien qui touche le clavier, les tuyaux enfermés dans une espèce de boîte, et derrière, un second personnage qui actionne un double soufflet. De belles fenêtres du XIVe siècle éclairent cette salle. Au mur sont pendus quelques tableaux : une *Mater dolorosa*, un *Ecce Homo*, un *saint Rieul* au milieu de cerfs par Duponchet (1748), une copie de la *Vierge à la chaise* de Raphaël, un portrait de Pie IX et un tableau de Frillié *Jésus et la Samaritaine* (1860). Dans la petite salle est une bannière brodée, dédiée à saint Christophe et datée de 1670.

A côté de ce bâtiment est la bibliothèque actuelle, qui fut élevée en 1528 par les soins des chanoines Desprez. Elle contient surtout des ouvrages de théologie, de philosophie et d'écriture sainte, et quelques grandes collections. Elle enfermait en outre autrefois de beaux manuscrits entre autres le *Sacramentaire de saint Grégoire*, que Charlemagne avait fait venir en France, pour en faire tirer des copies, et qui est aujourd'hui à la bibliothèque

Sainte-Geneviève, des livres de musique et de chœur. Les archives étaient enfermées dans le trésor situé au-dessus du revestiaire, aujourd'hui la nouvelle sacristie. On y pénétrait par les tribunes.

Photo E. Lefevre-Pontalis.

Monument d'Anne-Nicole de Puget.

Photo Neurdein.

Eglise Saint-Frambourg

III

ÉDIFICES RELIGIEUX

ÉGLISE SAINT-FRAMBOURG

Au sud de la grande place qui dégage la façade méridionale de la cathédrale s'élève l'église Saint-Frambourg. Fondée par la reine Adélaïde, femme de Hugues Capet, en l'honneur du saint qui vécut en solitaire au ve siècle dans les forêts d'Orléans et du Maine, la collégiale tombait en ruines au milieu du xiie siècle. Les chanoines, comme l'avaient fait quelques années auparavant ceux de

la cathédrale, implorèrent le pieux roi Louis VII qui venait souvent en son château de Senlis, et qui avait pour les reliques de saint Frambourg une dévotion toute particulière. Le roi répondit à leurs prières et le dimanche 15 mai 1177 présida à une ostension solennelle des reliques de saint Frambourg et d'autres bienheureux, dont on avait fait préalablement l'invention en présence du roi, des abbés de Chaalis et de Longpont et des évêques de Senlis et de Meaux. Une grande multitude de seigneurs et tout le peuple accompagnèrent le roi qui portait les reliques jusque sur une éminence hors la ville où le cardinal légat Pierre harangua le peuple et annonça que les péchés seraient remis à ceux qui faciliteraient la construction de la nouvelle église ; l'archevêque de Reims quelques jours plus tard augmentait encore ces indulgences. Les ressources étant sans doute insuffisantes, la nouvelle église ne fut commencée que quelques années plus tard à la fin du XIIe siècle ; elle n'était pas encore complètement achevée en 1257-1259, car le pape Alexandre IV expédia deux bulles recommandant aux fidèles la construction de l'édifice.

C'est un élégant monument, ayant en plan la forme d'un rectangle allongé, et dont la nef unique de trois travées doubles, se termine à l'est par un chœur en hémicycle. La longueur totale de l'édifice ne dépasse pas 45 m. 70, la largeur 9 m. 75 et la hauteur sous voûte 22 mètres. Chaque travée double est couverte d'une voûte d'ogives sexpartite suivant le système adopté également à la cathé-

drale. L'heureuse harmonie des dispositions, l'élancement des voûtes, la sobriété de la décoration, font de ce vaisseau un des plus élégants qu'ait élevé le moyen âge.

Pour éviter l'alternance qu'entraîne la voûte sexpartite, comme nous l'avons vu à la cathédrale mais qui aurait alourdi l'aspect de cette belle nef unique, l'architecte a eu l'idée de placer à chaque demi-travée un groupe de trois colonnettes soutenant, l'une le doubleau ou le doubleau intermédiaire, les deux autres, tantôt la branche d'ogive, tantôt le formeret. Les nervures, ornées d'une fine arête entre deux baguettes, se croisent sur une clef de voûte percée d'un trou et rehaussée de feuillages, de petits personnages la tête en bas et de croix à double volute. La voûte du chœur est soutenue par huit nervures rayonnant autour d'une clef centrale. Les fenêtres en tiers-point sont encadrées de colonnettes.

Au xve siècle, on ajouta une chapelle au nord et une autre au sud voûtée d'ogives à nervures prismatiques ; la niche du fond, destinée sans doute à recevoir une châsse ou quelque monument funéraire fut creusée à la même époque. Cette niche récemment dégagée est ornée à l'intérieur d'un *Jugement dernier* peint au xve siècle et dont les différentes scènes se déroulent à l'intrados de l'arcade : au sommet, le Christ dans sa gloire, assis sur l'arc-en-ciel, portant un manteau rouge, les bras et la poitrine découverts, les pieds sur le globe du monde, juge les ressuscités que l'on voit à gauche

sortir de leurs tombes, dans un cimetière où sont plantées de petites croix. Deux anges aux pieds du Christ tiennent de longues trompettes d'où s'échappent des banderolles portant inscrites les paroles de bénédiction et les paroles de malédiction ; à

Photo Neurdein.

NEF DE L'ÉGLISE SAINT-FRAMBOURG

gauche les élus se dirigent vers le séjour des bienheureux ; à droite, la foule des malheureux est précipitée dans la gueule de l'Enfer, où les attendent au milieu des flammes, d'affreux démons. Dans les deux travées qui suivent à droite et à gauche, des armoires sont creusées dans la muraille ; elles étaient autrefois fermées par des portes dont il reste encore des gonds, et contenaient le trésor ; dans les travées qui suivent s'ouvrent deux grandes niches en tiers-point destinées à des monuments

F. ARNEVAC MILLIOTH

funéraires, puis deux portes en plein cintre de la fin du XIIe siècle qui faisaient communiquer les bâtiments du chapitre avec la collégiale.

Le portail de la façade était orné de chaque côté de trois colonnettes entre des gorges ornées de boutons de fleurs, d'oiseaux et de petits personnages ; deux colonnettes de chaque côté soutiennent le linteau, comme à la cathédrale. L'archivolte en tiers-point élancé est garnie de boudins, de feuillages refouillés et de fruits d'arum. Au-dessus est percée une grande rose cerclée de boudins, de pointes de diamant et de gros boutons. Dès le XIIIe siècle, par économie, on construisit, au lieu d'un beau fenestrage rayonnant, un simple triplet non mouluré. Devant la rose était un passage ménagé sur le portail ; on y accédait par des baies réservées dans les larges contreforts d'angle.

Au nord de la première travée s'élevait un clocher latéral, aujourd'hui en ruines, mais dont on peut reconstituer le premier étage, voûté sur ogives à trois tores, et éclairé sur chaque face par des baies géminées flanquées de six colonnettes. L'abside avec ses contreforts surmontés d'un long glacis, ses fenêtres encadrées par deux colonnettes et un boudin doublé d'une arête à pointe de diamant se présente sous un joli aspect. Une belle corniche de crochets souligne comme à la collégiale, le départ de la toiture, et vient s'amortir en haut de la façade dans l'angle que forment les contreforts, sur un masque.

A la Révolution, les nombreuses reliques de la

collégiale et entre autres le corps du saint patron, son aube et sa chasuble enfermés dans une châsse d'argent furent transportés à la cathédrale. Saint-Frambourg devint le temple de la Raison. Plus tard, on en fit un manège. Aujourd'hui c'est un atelier de menuiserie.

ÉGLISE SAINT-PIERRE

Fondée en 1029, reconstruite aux XIIIe, XVe et XVIe siècles, l'église Saint-Pierre, qui se dresse derrière l'abside de Notre-Dame, sur une petite place, après avoir subi mille vicissitudes, est aujourd'hui transformée en marché. La déviation du chevet, des amorces de voûtes inachevées, d'audacieuses reprises en sous-œuvre témoignent de campagnes de construction très diverses. La nef de quatre travées, dépourvue de fenêtres est couverte d'une belle charpente apparente du XVe siècle, la voûte amorcée dès le XIIIe siècle n'ayant jamais été construite ; les grandes arcades, brisées, à nervures prismatiques, retombent le long des piliers du XVIe siècle. Les bas côtés sont couverts de voûtes, dont les nervures, de profil prismatique, sont ramifiées en étoiles. Les fenêtres sont ornées d'un remplage flamboyant.

Le transept et le chœur datent du XIIIe siècle ; ils furent rebâtis vers 1260 ; la voûte du carré du transept, sur croisées d'ogives, est ornée à la clef d'une couronne de feuillage ; les chapiteaux sont

décorés de feuilles, et aux angles, de très beaux crochets. Les fenêtres du fond des croisillons datent du XVIIe siècle.

Le chœur voûté sur croisée d'ogives de plan barlong se termine par un chevet à pans coupés dont la voûte est portée par six nervures rayonnant autour de la clef; le fenestrage de l'abside a été refait au XVIe siècle. Primitivement le chœur communiquait par une arcade avec les chapelles du transept, mais en 1530, l'évêque Guillaume Parvi les fit démolir pour construire des collatéraux terminés à l'est par un mur droit, couverts de jolies voûtes ramifiées et éclairés par des fenêtres flamboyantes.

La façade, datée de 1516 dans un cartouche à gauche du portail central, est, malgré la lourdeur inhérente aux constructions surchargées d'ornements de cette époque, l'œuvre d'un véritable artiste, peut-être de Pierre Chambige, qui vint travailler un peu plus tard à la cathédrale où il éleva la façade du croisillon sud semblable par bien des points à celle-ci. Au milieu, entre deux tourelles ornées de clochetons, de fleurons et de gargouilles est percée la porte dont le tympan largement ajouré est encadré par une archivolte où l'on peut apercevoir encore quelques petites statuettes de personnages de la Bible : Jacob, Moïse, Gédéon, Tobie, Jonas. Un trumeau démoli pour laisser passer les voitures soutenait autrefois le linteau. Les vantaux, en bois, du XVIe siècle, sont très beaux. Un gâble à jour, orné de choux frisés, couronnait la porte et masquait la fenêtre percée dans le mur de la façade,

Photo Neurdein.

Façade de l'église Saint-Pierre

sous un pignon décoré d'arcades, de décorations tréflées, et sur les rampants, d'animaux fantastiques. De chaque côté une petite porte dont le linteau et l'archivolte dessinent des arcs à contre-courbes, est surmontée d'un grand pignon décoré

Photo Neurdein.

Intérieur de l'église Saint-Pierre

de remplages flamboyants où courent, au milieu de feuillages, des chimères et des animaux extraordinaires. Des statuettes aujourd'hui mutilées ornaient les niches qui décorent la façade.

Au nord se dresse le clocher roman, la partie la plus ancienne de l'édifice, et qui avec ses baies géminées en plein cintre retombant sur des colonnettes doubles, ses chapiteaux à volutes et ses tailloirs à biseau, ses cordons de billettes passant sous l'appui des fenêtres et contournant l'archi-

volte, peut dater de la fin du XIe et du début du XIIe siècle ; on en voit de semblables à Senlis à l'église Saint-Aignan que nous étudierons plus loin, à Noël-Saint-Martin près de Villeneuve-sur-Verberie, à Rhuis, à Morienval et à Oulchy-le-Château. L'étage supérieur percé de baies en arc brisé et la flèche octogone en pierre, dont les pans sont percés de quatre feuilles et de trèfles et les arêtes garnies de crochets, ont été construits en 1432 par l'architecte Robert Cave, dont quelques feuillets de comptes heureusement conservés nous ont gardé le nom. La base de ce clocher a été l'objet au XIIIe siècle, lors de la construction du chœur, d'une reprise en sous-œuvre, dont la hardiesse nous étonne encore aujourd'hui.

Le clocher sud, d'un style lourd, a été construit aux frais du cardinal de La Rochefoucauld en 1615 ; il s'élève sur plan carré et est orné de hautes baies en plein cintre subdivisées et de niches où l'on voit encore des statues des apôtres. Sur la plate-forme supérieure s'élève un dôme garni de consoles en forme d'S, comme sur les clochers de Beaumont-sur-Oise et de Pont-Sainte-Maxence.

ÉGLISE SAINT-VINCENT

A la suite d'un vœu, la reine Anne de Russie, femme de Henri Ier, avait fait élever dans la campagne, non loin de la ville de Senlis, une chapelle dédiée à saint Vincent et à saint Jean-Baptiste.

Après la mort du roi, Anne se retira à Senlis et fonda sur l'emplacement de cette chapelle une abbaye dont l'église fut dédiée le 29 octobre 1065. En 1138, l'abbaye fut rattachée à celle de Saint-Victor de Paris, et c'est sans doute peu après cette date que l'église fut reconstruite ; elle comprend une nef, flanquée au nord d'un bas côté moderne, un transept, et un chœur terminé par un chevet plat. La nef couverte autrefois de voûtes sur croisée d'ogives a depuis le XVIIe siècle une voûte d'arêtes en blocage. Les murs goutterots ont été surélevés, gardant comme témoins de l'ancien niveau une ligne de corbeaux.

Les voûtes du transept furent également refaites à l'époque où l'on construisit le portail dorique dans le fond du croisillon sud. A l'est du croisillon nord s'ouvre une petite absidiole rectangulaire voûtée d'arêtes.

Le chœur, terminé par un mur droit percé de trois fenêtres comprend deux travées couvertes de voûtes sur croisée d'ogives du XIIe siècle, qui paraissent avoir été montées après coup. Les chapiteaux des colonnettes sont ornés de feuilles d'acanthe ; le profil des nervures est une arête entre deux boudins. Sauf le triplet du chœur, l'archivolte de la rose de la façade ornée de deux tores et d'un cordon d'étoiles et la petite fenêtre qui la surmonte, les baies de l'église sont modernes ou ont été modifiées à l'époque moderne.

Le clocher, bâti à l'angle de la nef et du croisillon nord vers la fin du XIIe siècle est remarquable

Photo Vandenhove.

Église et abbaye de Saint-Vincent

par son élégance ; il s'élève sur plan carré et est percé de deux étages de hautes baies jumelles, en plein cintre à l'étage inférieur, en tiers-point à l'étage supérieur et encadrées par deux tores portant sur de hautes colonnettes et par un cordon de pointes de diamant. Cette tour présente un des plus anciens exemples de cet allongement des baies qui donnent à tous les clochers de l'Ile-de-France une ligne si élégante. Des contreforts se coupant à angle droit l'épaulent aux angles, garnis, au deuxième étage, de fines colonnettes. Il est couronné par une toiture moderne à quatre pans.

Le cloître et les bâtiments réguliers ont été entièrement reconstruits dans la seconde moitié du XVIIe siècle, alors que l'abbaye réformée par le P. Charles Faure avait repris un nouvel essor et était devenue comme le centre de l'ordre des Génovéfains. Après la Révolution, on en fit un hôpital militaire, puis une caserne. Plus tard, une filature installa ses métiers dans l'église. Depuis 1836, c'est une maison d'éducation dirigée par des prêtres. Une grande partie des bâtiments du XVIIe siècle sont encore debout avec leur haute façade couronnée par un lourd fronton arrondi, leurs colonnes doriques semblables à celles du croisillon sud, leurs balustrades aux fenêtres et leurs guirlandes décoratives, leurs grands toits décorés de lucarnes à l'antique. Le cloître, dont les colonnades doriques surmontées d'une corniche classique portent un étage nu et sévère,

forme un curieux et bel ensemble. Deux grandes ailes s'avancent au sud vers les anciens remparts

Photo Neurdein

Cloître de Saint-Vincent

que borde la Nonette et donnent à ce coin des faubourgs de Senlis un aspect très pittoresque.

ÉGLISES SECONDAIRES

Saint-Aignan. — La paroisse de Saint-Aignan paraît remonter au début du XIe siècle; l'évêque Gui-le-Bon, qui avait en 1029 assisté à la fête de la dédicace de Saint-Aignan d'Orléans, en aurait peut-être rapporté quelques reliques du saint. La partie la plus ancienne de l'église paraît être le clocher carré accolé au croisillon nord. Avec sa corniche à modillons, sa double fenêtre en plein cintre bordée d'un cordon de billettes retombant sur une double colonnette dont les tailloirs ornés de facettes sont assez semblables à ceux que l'on voit encore dans la sacristie de la cathédrale, il doit dater de la fin du XIe siècle. C'est le prototype de celui de Saint-Pierre de Senlis, de ceux de Noël-Saint-Martin et de Rhuis, puis, plus tard, de Saint-Vincent de Senlis, de Retheuil, de Catenoy, de Pontpoint et de tous ces petits clochers de l'Aisne et de l'Oise où l'architecte de la cathédrale de Senlis a puisé l'idée de sa magnifique tour.

A côté de cette vieille tour et longeant la rue est une chapelle ornée d'une frise de feuillages, de clochetons et de gargouilles, qui a été refaite entre 1542 et 1544. Une haute fenêtre percée dans le coin du croisillon nord est décorée de colonnettes du XIIIe siècle, avec chapiteaux à crochets.

Cette église, autrefois très riche et encombrée de pierres tombales fut désaffectée à la Révolution.

Elle a été, depuis, transformée en théâtre ; il n'en subsiste plus d'intéressant que son clocher et le mur que nous avons décrit.

Dans la maison voisine située à l'ouest, on distingue encore des traces d'arcades.

Eglise des Carmes. — L'église des Carmes ou des Bonshommes s'élève sur l'ancienne et pittoresque rue de Paris, au bas de la ville, le long des remparts, près de la porte de Paris. Construite en 1303, elle comprend une nef rectangulaire de quatre travées voûtées d'ogives, flanquée de deux chapelles simulant de faux croisillons et terminée par un chœur à pans coupés. Les fenêtres sont ornées d'un remplage tréflé et à quatre feuilles ; les nervures de la voûte reposent sur des culs-de-lampe à feuillages ; les clefs sont décorées de quatre feuilles et de petits personnages : David jouant de la lyre, des anges portant l'un une corbeille, l'autre un encensoir et une navette. Le portail transformé au XVIIe siècle est surmonté d'une fenêtre en arc brisé, et, au pignon d'une niche, qui devait contenir autrefois une statue, entourée de trois oculus à quatre feuilles. Vendu à la Révolution, le couvent des Carmes est devenu une caserne, et l'église sert de magasin d'habillement.

Église Saint-Étienne. — Lorsqu'on sort de la ville par la porte de Bellon, à l'est, et que l'on tourne à droite, on atteint le pont de la Nonette et le moulin Saint-Étienne, et l'on voit sur le bord

de la rivière au milieu des bâtiments d'une ferme, le presbytère de Saint-Étienne, et, derrière, les ruines de l'église transformée en grange, avec sa courte nef éclairée par des fenêtres en plein cintre et son chœur à cinq pans. La chapelle Saint-Étienne hors les murs fut érigée en paroisse en 1232 ; complètement détruite en 1589 par le seigneur d'Aumale lors du fameux siège qui vit disparaître tous les faubourgs de Senlis, elle fut reconstruite, et dédiée par l'évêque Rose le 22 juillet 1601 ; à la Révolution elle fut vendue et sert depuis de ferme. Les fonts baptismaux, qui datent de la fin de la Renaissance, ornent aujourd'hui un coin du parc de Valgenseuse.

Église de la Victoire. — Plus loin, dans le faubourg de Villemétrie s'élèvent au milieu des arbres les ruines de l'abbaye de la Victoire, fondée le 8 mai 1222 par l'évêque Guérin en reconnaissance de la victoire de Bouvines. L'église, grâce aux générosités du roi put être dédiée le 26 octobre 1225 par l'évêque Guérin, assisté de Pierre, évêque de Meaux ; incendiée en 1417, l'église fut relevée par Louis XI en 1472, mais le nouvel édifice ne fut consacré qu'en 1519. Supprimée en 1783 sur la demande de l'archevêque de Reims, à la suite de graves différends avec le clergé diocésain, l'abbaye fut démolie en 1784. On y admire encore, à l'abri des dernières arcades qui subsistent, quelques statuettes de beau style de la fin du xve siècle ; l'une représente, dit-on, saint

Yver. La jolie Vierge de la chapelle Notre-Dame à la cathédrale proviendrait de la Victoire.

Photo Neurdein.

Ruines de l'abbaye de la Victoire

Église de la Charité. — L'hôpital de la Charité fondé au commencement du XVIe siècle par les frères de Saint-Jean de Dieu, s'agrandit considéra-

blement aux XVIIe et XVIIIe siècles ; c'est dans ces grands bâtiments dont on aperçoit les majes-

Photo Vandenhove.

Eglise de la Charité, transformée en musée

tueuses lignes le long de la rue Neuve de Paris, que fut établie en 1838 la maison des fous, puis la sous-préfecture, le palais de justice, l'école, la

prison. L'église, édifiée au début du XVIIIe siècle fut dédiée en 1715 et restaurée en 1841. En 1872, les travaux destinés à transformer l'église en salle d'asile firent découvrir sous le sol une sorte de crypte où avaient été entassés, en janvier 1707, les ossements des religieux inhumés dans l'ancien cimetière de l'hôpital et transportés dans la nouvelle église. Avec ses ordres superposés, ses volutes épaulant l'étage supérieur que surmonte un fronton, ses deux niches encadrant la porte, sa corniche antique séparant les deux étages, la façade est un des plus purs types du début du XVIIIe siècle.

C'est dans l'église que, depuis 1887, se trouve le Musée municipal où l'on remarquera, entre autres, une belle toile du peintre Tattegrain, originaire de Senlis : *Retour de pêche à Berck.*

Il faut dire encore quelques mots d'églises autrefois célèbres, aujourd'hui disparues.

Église Saint-Rieul. — Élevée par saint Rieul, au nord de l'enceinte de la cité, sur l'emplacement d'un autel de Mercure, sous le vocable de Saint-Pierre et Saint Paul, elle fut la première cathédrale de Senlis, comme nous l'avons expliqué dans l'historique de la cathédrale. C'est là que furent enterrés saint Rieul et les premiers évêques de Senlis, et c'est en cet endroit que Clovis éleva une grande basilique en l'honneur de saint Rieul pour lequel il avait une dévotion toute

particulière. Le roi Robert reconstruisit l'église. M. le chanoine Müller a retrouvé des mentions de destructions partielles de l'édifice par la foudre et les ouragans. Au milieu du XVIIIe siècle la nef s'écroula, et en 1756, par mandement de l'évêque Jean-Armand de Roquelaure, une quête fut faite dans tout le diocèse pour les réparations de l'église et la reconstruction de la nef. A la Révolution l'église disparut et la châsse de saint Rieul fut transportée à Notre-Dame. D'après Afforty, qui nous a conservé sur tous les monuments de Senlis à la fin du XVIIIe siècle des notes très précieuses, l'église comprenait une nef à collatéraux, un transept et un chœur dont le déambulatoire communiquait avec la chapelle Saint-Étienne. La nef paraît avoir été éclairée par des oculi. Dans le chœur, derrière le jubé du XVe siècle se trouvaient les tombes et les épitaphes des premiers saints évêques de Senlis et plusieurs monuments funéraires en haut-relief.

Église Saint-Maurice. — Fondé par saint Louis près du château royal, dans l'intérieur de l'ancienne cité, le prieuré de Saint-Maurice était destiné à abriter et honorer les corps de plusieurs martyrs de la légion thébaine que le saint roi avait obtenus en 1234 de l'abbé d'Agaune. La chapelle fut dédiée le 1er juin 1264 par l'évêque de Senlis en présence du roi et de plusieurs évêques, sous l'invocation de la Vierge, de saint Maurice et de ses compagnons. Elle avait été bâtie sur le

modèle de la Sainte-Chapelle de Paris, et était sans doute réunie au château par un passage. L'église disparut pendant la Révolution ; quelques restes du prieuré sont encore debout : l'habitation du prieur, et deux salles du XIVe siècle, l'une voûtée en pierre, l'autre couverte d'une magnifique charpente. On peut aller voir cette très belle salle en visitant le château [1]. Dans l'église était un monument consacré à la mémoire du fou de Charles V, Thévenin de Saint-Légier, mort le 11 juillet 1375 ; c'était une copie en pierre de liais, par Hennequin de la Croix, du tombeau exécuté par Jean de Liège à Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris ; Thévenin était représenté couché, vêtu du costume de fou du roi.

Église Saint-Martin. — Située au sud de la ville près de la route de Paris en dehors des fortifications, elle eut fort à souffrir des malheurs de la guerre. Lors du siège de 1448, le faubourg Saint-Martin fut pillé et incendié, et l'église ne fut pas épargnée ; les registres de la ville mentionnent les travaux de réparation qu'on y fit en 1424. En 1589, l'église dont certaines parties remontaient au XIIe siècle fut rasée pour faciliter la défense de la ville ; l'évêque Antoine Rose célébra la dédicace de la nouvelle église en 1602. Le Musée archéologique conserve les fonts de Saint-Martin, en forme de carène de navire.

[1] P. 122.

Église Saint-Jean. — La commanderie de Saint-Jean de Jérusalem s'étendait entre la rue Neuve de Paris et la place du beffroi ; elle s'était établie en cet endroit en 1170 et s'y trouvait encore au XVIe siècle. Nous ne savons quel était le plan de l'église. De la Commanderie, il subsiste dans une propriété voisine une tour de la fin du XVe siècle renfermant un escalier à vis et ornée d'une porte à accolades et écussons.

Église Sainte-Geneviève. — Touchant à la Commanderie de Saint-Jean l'église Sainte-Geneviève s'élevait au coin des rues Sainte-Geneviève et Saint-Jean. Dédiée en 1489, puis rebâtie en 1573, à l'exception du bas côté méridional et du clocher, elle fut dédiée à nouveau en 1628. Elle ontenait une relique du doigt de sainte Geneviève.

Vue des ruines du chateau et du prieuré de Saint-Maurice

IV

ARCHITECTURE CIVILE

A côté des ruines romaines, à côté des églises que nous venons de décrire, la ville de Senlis renferme un bel évêché, les ruines d'un vieux château et quelques maisons fort intéressantes[1].

Evêché. — La place qui s'étend devant la

[1] Nous proposons au visiteur une sorte d'itinéraire qui, partant de l'évêché et passant par le château, permet de voir, avec les églises dont nous venons de parler, les maisons les plus intéressantes.

cathédrale et sur laquelle donnent d'anciennes maisons canoniales rajeunies, est bordée à l'est par les bâtiments de l'évêché. Ils s'appuient sur les murs gallo-romains de la Cité et englobent même dans leurs constructions une des tours de l'enceinte. Au XIIIe siècle, l'évêque Guérin avait agrandi l'hôtel épiscopal et construit la chapelle, qui s'avance en aile sur la place, montée sur un rez-de-chaussée dont on aperçoit encore les grandes arcades en tiers-point. Son pignon est orné d'une grande fenêtre en arc brisé recoupée par un oculus et une double baie, sans moulure. Les angles sont renforcés de contreforts. Les fenêtres latérales, en tiers-point, sont surmontées d'une corniche à dents de scie.

Au XVIe siècle, l'évêché fut en grande partie reconstruit, et c'est de cette époque que datent les grands bâtiments ornés de pilastres, semblables à ceux de l'Hôtel de Saint-Simon dont nous parlerons plus loin ; ils se dressent à l'est, à côté d'une tour gallo-romaine remaniée où avait été installé un oratoire dont les ogives prismatiques retombent sur des consoles ornées d'anges.

L'angle sud-est du monument est encore occupé par un étage sur caves divisé en deux par des colonnes rondes qui soutiennent les nervures des voûtes. La grande façade sur la cour, du XVIIe siècle, masque aujourd'hui ces salles.

Musée archéologique. — C'est dans une partie des salles du premier étage qu'est installé le Mu-

sée du Comité archéologique. Le grand escalier qui y conduit est orné, au premier étage, d'un monument funéraire intéressant, qui se trouvait autrefois dans l'église Saint-Rieul. C'est une grande plaque de marbre où est représentée en relief une jeune femme, dont la figure marque la souffrance; sortant jusqu'à mi-ventre des nuages, elle ouvre les bras dans un geste de dévouement et d'abnégation; à côté un enfant lui tend une palme et un ruban sur lequel est écrit : *Meruisti*. Ce bas-relief, œuvre de Malouvre, est consacré à la mémoire de l'épouse de Pierre de Puget, morte à Senlis en 1673, de l'opération césarienne (voir fig. p. 91).

Nous ne saurions noter toutes les œuvres intéressantes pour les archéologues que renferme le musée; on y verra des objets trouvés dans les fouilles des arènes, une très riche collection d'ex-voto de sanctuaires gallo-romains de la forêt d'Halatte, représentant des animaux, des figurines et des parties du corps humain, d'un style très barbare ; la belle tête de prophète dont nous avons parlé en décrivant le portail occidental de la cathédrale, un crucifix émaillé, deux crosses du XIIIe siècle trouvées à Chaalis, un tableau peint sur bois représentant saint Hilaire, une cuve baptismale en forme de carène de navire provenant de l'église Saint-Martin, la pierre tombale de l'archidiacre Jean de Pierrefonds, mort en 1304.

Quittant l'évêché, nous passons devant la rue où s'élève la collégiale de Saint-Frambourg, nous

longeons la cathédrale et nous atteignons la petite place déserte sur laquelle donnent à l'est la grande façade de Notre-Dame ; à l'ouest le château, et au nord, la salle capitulaire et l'hôtel de Raoul de Vermandois, remanié aux XIVe et XVIe siècles, s'appuyant d'un côté sur une tour de l'enceinte gallo-romaine et de l'autre sur une jolie tourelle polygonale en briques et pierre.

Château. — La porte d'entrée, en arc brisé, rue du Chatel, s'ouvre entre deux restes de tours du XIIIe siècle ; les rainures des herses qui servaient à la fermer sont encore visibles aujourd'hui.

Le château s'élevait sur l'emplacement du castrum romain, dont il reste encore à droite en entrant, quelques fondations, et qui devait former un rectangle défendu sur chaque face par trois tours carrées. Les rois Mérovingiens, les Carolingiens, les premiers Capétiens venaient fréquemment à Senlis. Les bâtiments furent reconstruits en partie au XIVe et au XVe siècle. A partir d'Henri IV, les rois n'y séjournent plus, ils abandonnent le vieux château devenu mal habitable pour l'évêché. Le présidial y siégea jusqu'en 1780, et à cette date fut, par crainte d'effondrement, transporté à l'hôtel de ville ; peu de temps après, la salle d'audience s'écroulait. C'est dans cette salle que l'on voyait, nous raconte Du Buisson-Aubenay[1], « contre une paroy, en relief au naturel l'effigie d'un cerf, qui

[1] *Description de plusieurs villes de France, principalement de Picardie* (Paris, Bibl. Mazarine, 4406, fol. 29 v°).

du règne de Charles 6, l'an 1380, fut pris en la forest de Halatte ; ce cerf avait un collier au col où estoit escrit cecy en lettres d'or : *Hoc me Calsar donavit*, ainsy qu'il est là représenté ».

On voit encore au milieu des arbres des débris

Photo Vandenhove.

Chateau. La chapelle de Louis VI

de la chapelle construite sous le règne de Louis VI, avant 1137. Sur un passage voûté en berceau s'élevait la nef, dont l'unique travée subsiste encore en partie ; elle est ornée de grandes arcades en plein cintre, décorées d'étoiles et portées par des colonnettes dont les chapiteaux ont des masques, des volutes et des tiges perlées, comme dans la cathédrale. Au nord, une des colonnes engagées, plantée obliquement, montre que la partie droite du chœur était voûtée sur croisée d'ogives. A l'ouest, la nef est éclairée par une fenêtre en arc brisé

encadrée par deux colonnettes et des moulures. Le mur du nord est percé d'une porte faisant communiquer la chapelle avec les appartements royaux qui s'étendaient au nord jusqu'au mur de la Cité et à la tour gallo-romaine qu'on avait aménagée au XIIe, puis au XIVe siècle.

Au XIIe siècle s'élevait, le long de la chapelle, un grand corps de bâtiment. Le premier étage formait une belle salle ornée d'arcades dont six subsistent à l'est et à l'ouest. Le rez-de-chaussée était divisé par une file de colonnes reliées par des arcs en tiers-point portant le plancher. Ces colonnes furent remplacées au XVIe siècle, lorsque l'on relança de nouveaux arcs sous les anciens claveaux ; l'une d'elles subsiste encore.

Au XIIIe siècle on construisit, adossé à cette grande salle, et regardant au sud, un bâtiment dont le rez-de-chaussée était éclairé par une baie en tiers-point recoupée par deux baies jumelées de même forme. Au premier étage, couvert d'une belle charpente maintenue par deux entraits et des chevrons portant fermes, il faut noter une cheminée refaite au XVe siècle, mais dont le tuyau extérieur cylindrique accuse le XIIIe siècle ; près de la cheminée on voit une fenêtre du XIIIe siècle aujourd'hui bouchée, et dans le fond une fenêtre à meneaux cruciformes du XVIe siècle. Quelques pierres tombales sont adossées au mur de cette salle ; sur une de ces pierres est gravée la légende des trois morts et des trois vifs ; sur d'autres le

croissant de Diane de Poitiers, les armes de Henri IV.

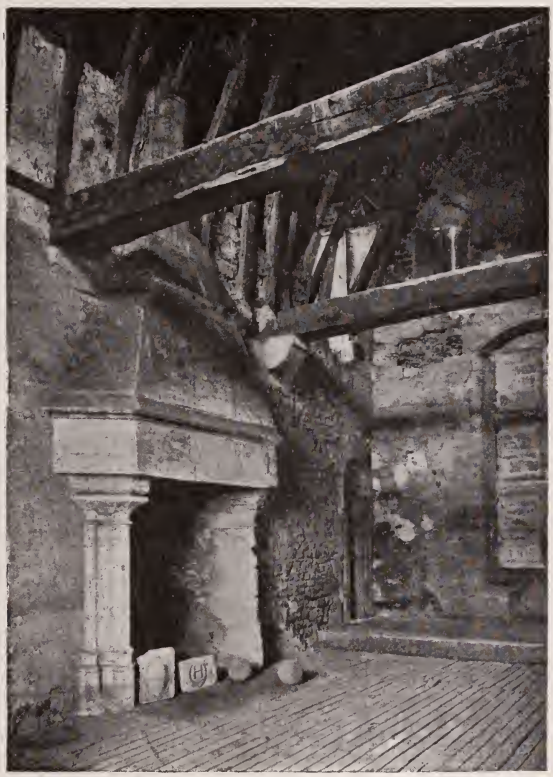


Photo Berthaud.

CHEMINÉE D'UNE SALLE DU CHATEAU

En traversant cette salle, on passe dans une tour gallo-romaine, où l'on perça au XIVe siècle une porte et deux grandes fenêtres. Il y a quelques

années, on pouvait voir encore sur le mur de cette salle des traces de peintures murales avec des fleurs de lys d'or sur un fond datant de Henri II ; les pluies les ont effacées. Près de la cheminée se trouvent les restes d'une fenêtre aveuglée du XIIe siècle. La partie droite du mur présente un exemple du petit appareil allongé alternant avec des pierres cubiques, que l'on voit aussi aux arènes ; les baies gallo-romaines encore en partie conservées malgré les reprises du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle, qui donnent à cette salle un intérêt tout particulier, montrent dans leurs claveaux des alternances de brique et de pierre.

Au sud, à quelque distance des bâtiments que nous venons de décrire, s'élève un logis du début du XIVe siècle, qui a fait partie du prieuré de Saint-Maurice fondé par saint Louis et dont nous avons parlé plus haut[1] : on voit au rez-de-chaussée une salle voûtée d'ogives, dont deux travées sont encore intactes, et au-dessus une des plus belles charpentes du moyen âge qui soit parvenue jusqu'à nous avec ses grands entraits, ses poinçons taillés en colonnettes, et ses chevrons portant fermes.

Avant de sortir, on admirera le magnifique tableau que forment, au milieu des arbres, le logis de Saint-Maurice, couvert de lierre, les ruines du château royal et de la chapelle qui s'appuient contre les vieilles tours gallo-romaines dont les claveaux

[1] P. 113.

Photo Neurdein.

ENCEINTE GALLO-ROMAINE ET RUINES DU CHATEAU

de brique animent un peu le ton de la vieille pierre, et, dans le fond, à travers une éclaircie de

Photo Bertnaud

La porte du chateau et l'hotel des Trois-Pots

feuillages, la flèche de la cathédrale dont la fine silhouette se détache sur le ciel. On pourra aussi descendre par un couloir qui part près de la cha-

pelle et passe sous le mur de la Cité, dans les anciens fossés ; on y admirera l'ampleur des défenses gallo-romaines, avec les tours et les murs encore fort bien conservés.

Hôtel des Trois-Pots. — Contre la porte d'entrée du château s'élève une vieille maison construite sur des caves voûtées remontant au XIIIe ou au XIVe siècle, dont la belle façade en brique et pierre du début du XVIIe siècle est percée d'une grande porte en plein cintre et de deux étages de baies jumelles. Au-dessus de la porte est une ancienne enseigne en pierre sculptée où l'on voit trois pots que remplit un filet d'eau tombant d'une tuile aux bords incurvés. Dans la cour la voûte d'un cellier porte la date de 1636.

Hôtel-Dieu. — Un peu plus bas dans la rue du Châtel s'ouvre à gauche sous un tympan plein décoré d'un grand arc tréflé en tiers-point dont les écoinçons sont garnis de feuillages, de belles volutes et de fruits d'arum, la porte de l'ancien Hôtel-Dieu décorée de deux tores portés par quatre colonnes. De la grande salle, dans laquelle on pénètre par cette porte, il subsiste deux rangées de colonnes du commencement du XIIIe siècle, dont les bases à griffes et les tailloirs sur plan carré sont ornés de cavets perlés et dont les chapiteaux sont décorés de belles feuilles d'eau et de gros crochets. Les arcs brisés qui réunissent ces colonnes divisaient autrefois cette salle en trois

nefs et portaient le plancher de l'étage. Fondé en 1170 par Louis le Jeune, et installé d'abord au

Photo Neurdein.

L'ancien Hotel-Dieu

prieuré de la Madeleine, l'Hôtel-Dieu, richement doté par le roi et ses successeurs, avait été transféré au début du XIIIe siècle rue du Châtel

Hôtel du Petit-Chaalis. — Derrière l'ancien Hôtel-Dieu, sur la rue étroite et bordée de vieilles maisons qui débouche place Notre-Dame, s'élève, dans un jardin (au n° 5) l'habitation du prieur de Chaalis, grand corps de bâtiments dont la façade, percée de belles fenêtres carrées à moulures prismatiques, est flanquée d'une tourelle d'escalier polygonale. Sur une de ses faces, une console et un dais sont décorés de ceps de vigne aux lourdes grappes et d'arcades trilobées, avec choux frisés. La porte en anse de panier est surmontée d'un arc trilobé garni de feuillages frisés et de bêtes ailées.

C'est également dans la rue du Châtel que se trouvait la maison de l'horloger Billon qui, le 13 décembre 1789, pour se venger de la compagnie des arquebusiers dont il avait été rayé, tira de ses fenêtres sur les arquebusiers qui remontaient la rue de Paris en corps, pour la bénédiction des drapeaux de la garde-nationale, puis fit sauter sa maison, ensevelissant avec lui sous les décombres 25 personnes, et en blessant 41.

Hôtel de ville. — Descendant encore la rue du Châtel, nous dépassons l'ancienne enceinte de la Cité et atteignons l'hôtel de ville, dont la façade reconstruite en 1495, mais souvent modifiée depuis est ornée de portes en anse de panier et de fenêtres surmontées autrefois d'arcs en accolade. A côté, à l'angle de la rue de Paris qui continue la rue du Châtel s'élève une aile du XVIIIe siècle, dont les bal-

cons sont bordés de belle grilles. Au-dessus de la porte, on voit un buste de Henri IV placé en 1825, avec une inscription tirée de la charte de 1590, où le roi félicite la ville de sa fidélité. A l'intérieur sont les archives municipales comprenant entre autres, la charte de commune octroyée par Louis VI, le cartulaire de la ville et une rareté paléographique : des tablettes de bois recouvertes de cire où ont été tracés avec un style des comptes de la ville du XIVe siècle. On peut encore y noter un tableau de Mélingue représentant l'exécution des otages au siège de 1418.

Tournant à droite, nous prenons la rue de Beauvais dont certaines maisons sont construites sur de très belles caves du XIVe siècle couvertes de voûtes d'ogives.

Hôtel de la Chancellerie. — Dépassant l'église Saint-Aignan, nous trouvons au bout de la rue des Coquilles, à droite, la porte de la Cité dite de la rue de la Treille, flanquée à l'est d'une vieille tour gallo-romaine, dont les briques apparaissent de part en part sous l'enduit dont la tour est recouverte. Derrière est l'hôtel de l'ancienne Chancellerie, qui appartint à Henri de Marle, chancelier en 1413, massacré par les Armagnacs en 1418. La façade, en pierre, est ornée de pilastres des trois ordres classiques superposés, et flanquée de deux tours hexagones.

A l'extrémité de la rue de Beauvais, et hors des remparts, sont les arènes romaines.

Fortifications. — Les fortifications encore apparentes en bien des endroits forment tout autour de

Photo Neurdein.

La nonette

la ville de magnifiques boulevards d'aspect très pittoresque. Commencés aux XIIIe-XIVe siècles, les remparts, percés de quatre portes fortifiées : Portes de

Saint-Rieul, de Meaux, de Paris et de Creil, furent considérablement renforcés dans la seconde moitié du XVe siècle par Louis XI, puis à la fin du XVIe siècle, au cours des époques troublées qui ravagèrent alors la France. Depuis 1805, les fortifications, déclassées, servent de promenades. C'est grâce à ces solides fortifications qui étaient alors hérissées de créneaux, d'éperons et de travaux avancés, et bordées de profonds fossés, que la ville put soutenir plusieurs sièges, dont certains sont restés célèbres. Nous pourrons les suivre en descendant de la porte de Creil à la porte de Paris, par le boulevard des Otages, qui prend son nom des malheureuses victimes massacrées en 1418 aux pieds des remparts par le comte d'Armagnac, forcé à l'arrivée des troupes bourguignonnes de lever le siège de la ville aux abois.

Poste aux chevaux. — Parvenus à la porte de Paris, autrefois fortifiée près du pont de la Nonette qui touche en cet endroit aux murailles de la ville et coule le long des remparts jusqu'à la porte de Meaux à l'angle sud-est de la ville, nous remontons l'ancienne rue de Paris, bordée à droite par les bâtiments des Bonshommes aujourd'hui caserne, et sur laquelle s'élève à gauche, au n° 31, l'ancienne Poste aux chevaux, belle construction du début du XVIe siècle, où l'on pénètre par une large porte charretière en anse de panier. Les fenêtres surmontées de cordons portés aux deux bouts par de petits personnages et des animaux fantastiques,

sont encadrées par une gorge dont les boudins retombent sur de petites bases renflées ; elles étaient autrefois recoupées par des meneaux.

Hôtel du Flamand. — Dans la rue des Cordeliers qui débouche en face l'ancienne Poste aux chevaux se trouve au n° 41 l'Hôtel du Flamand, où fut longtemps installée la sous-préfecture. Par une porte monumentale du XVIIe siècle, on pénètre dans une cour limitée au fond par un corps de bâtiment précédé d'un perron, et dont les hauts appartements éclairés par de grandes fenêtres sont ornés de boiseries en chêne du XVIIe siècle. A gauche s'élève un grand bâtiment dont les fenêtres, du XIVe siècle, à meneaux cruciformes, sont ornées de boudins saillants portés sur des chimères. Dans l'angle des deux logis se dresse une tourelle du XIVe siècle, surmontée d'une flèche en pierre, et renfermant un escalier à vis ; en bas est une petite porte, décorée d'un arc trilobé.

A côté, se voient encore les restes du mur de l'église des Cordeliers et la porte en anse de panier surmontée d'un gâble flamboyant. Ce mur sert aujourd'hui de clôture à un jardin.

Hôtel du Haubergier. — Remontant la rue du Haubergier, en face des Cordeliers, nous trouvons, à droite, à l'angle de la rue Sainte-Geneviève, un charmant logis du XVIe siècle où le gothique persiste à travers l'architecture de la Renaissance. Il comprend un rez-de-chaussée et deux étages élevés sur de belles caves voûtées. Trois des fenêtres en

anse de panier de la façade en briques et pierres sont encadrées de boudins retombant sur des consolés de pierre terminées par un culot, et sont surmontées d'un petit gâble à contre-courbes, garni de larges feuilles. Sur le bandeau qui sépare les étages sont sculptés trois singes. Aux angles, sous la haute toiture à double rampant, quatre gargouilles servent à l'écoulement de l'eau. Le pignon est éclairé par une fenêtre du même type que celle que nous venons de décrire. Sur la cour, une tourelle hexagone, enfermant l'escalier à vis, est percée à la base d'une porte surbaissée, ornée d'arcades et de statuettes.

Place du Beffroi. — Montant encore un peu, nous passerons sur la place où se dressait autrefois le beffroi entouré des halles, et près duquel était creusé le puits communal. On sait que dès 1170 le beffroi était construit en cet endroit, au pied des remparts de l'ancienne cité, au milieu de la place du marché. Au commencement du XIVe siècle, il fut en partie recontruit; il comprenait une tour carrée, surmontée d'une flèche que bordait un large balcon à balustrades. En 1524, on couvre la flèche d'ardoises, et en 1528, on creuse, près du beffroi, un nouveau puits. De 1724 à 1728, le couronnement menaçant ruines, on remplace l'élégante flèche par une lourde pyramide de pierre. En 1802, on démolit le beffroi et les pierres servent de matériaux pour les travaux d'agrandissement du château du Plessis-Chamant.

A l'entrée de la rue Saint-Jean, sur le mur, le long d'une des rares maisons à pans de bois de Senlis, une niche du xve siècle est surmontée d'un arc en accolade à choux frisés porté par deux colonnettes à bases prismatiques ; au-dessus est un petit toit conique ; sur la console est un écusson armorié. Cette niche faisait partie de l'ancien hôtel « à l'image de Notre-Dame » appelé ainsi à cause sans doute de la statuette qui l'ornait.

De ce même côté le long de la rue Saint-Jean s'élevaient autrefois les bâtiments de la commanderie de Saint-Jean et l'église Sainte-Geneviève, dont il ne subsiste rien aujourd'hui.

Porte de Meaux. — Descendant la rue Saint-Jean et prenant à gauche la rue Sainte-Geneviève, nous traversons la rue de la République, percée sous Louis XV, en 1753, pour remplacer le parcours étroit et dangereux de la rue de Paris, nous longeons les bâtiments et l'église de la Charité, et, après avoir contourné les jardins de Saint-Vincent, nous sortons de la ville par la porte fortifiée de Meaux, dont les importants travaux de défense dominés par les moulins de Saint-Nicolas et prolongés par les vieux boulevards aux arbres séculaires derrière lesquels on aperçoit les bâtiments de Saint-Vincent, forment un ensemble des plus pittoresques.

Nous remontons sur les anciens remparts, laissant à notre droite Saint-Étienne et la route qui mène à l'abbaye de la Victoire, jusqu'à la porte

Bellon, autrefois précédée d'ouvrages fortifiés, et ornée d'un croissant, en souvenir de la joyeuse entrée de Henri II.

Hôtel de Saint-Simon. — A droite dans la rue Bellon est l'Hôtel de Saint-Simon, dont le mur de clôture est flanqué de six pilastres du commencement du XVIe siècle, de chapiteaux et de médaillons de très beau style. Cette décoration rappelle celle de la façade orientale de l'évêché qui fut relevée à la même époque.

Carrefour de la Licorne. — Nous traversons à nouveau la rue de la République, dépassons le carrefour de la Licorne, où se trouvait une belle enseigne représentant trois écoliers discutant avec un singe qui leur offre à boire ; et laissant à gauche le pignon de l'évêché et l'ancienne porte de Bellon qui traversait la muraille gallo-romaine entre deux tours rondes, dont les fondations étaient faites de gros blocs de pierre sculptés et de débris de statues ayant appartenu à des monuments romains, nous débouchons à droite devant l'église Saint-Pierre. A côté est la bibliothèque de la ville, qui renferme les très précieux manuscrits du chanoine Afforty qui transcrivit à la fin du XVIIIe siècle les comptes et les pièces d'archives pouvant intéresser l'histoire de Senlis et de la région.

Rue Afforty. — Remontant par la rue Saint-Pierre, qui conduit vers les boulevards du nord et

la gare, nous trouvons à gauche, la rue des Pigeons-Blancs, où l'on peut voir, à côté du puits Saint-Sanctins, aujourd'hui comblé, la maison en ruines où naquit, le 21 décembre 1815, Thomas Couture, et un peu plus loin, la rue Afforty, où demeura, dans l'hôtel des doyens de Saint-Rieul, le savant chanoine, de 1750 à sa mort en 1786.

On pourra revenir au point de départ par cette rue qui conduit à la place du Parvis-Notre-Dame. On aura ainsi parcouru cette jolie ville de Senlis, digne d'être célébrée par les historiens d'aujourd'hui, comme elle l'était par ceux du moyen âge pour son calme, sa tranquillité, et sa situation si pittoresque sur une colline bien aérée, au milieu de trois forêts.

Photo Neurdein.

L'hôtel de Saint-Simon

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Aubert (Marcel). — *Monographie de la cathédrale de Senlis*. Senlis, E. Dufresne, 1910, in-8°, xi-208 p., plan, pl. et fig.

Aubert (Marcel). — *Le portail occidental de la cathédrale de Senlis*. (Revue de l'Art chrétien, 1910, p. 157-172, pl. et fig.)

Bideaux (Gaston). — *Les portes de l'église Saint-Pierre à Senlis*. (Revue de l'Art chrétien, 1910, p. 265-266.)

Blanchet (Adrien). — *Les enceintes romaines de la Gaule*. Paris, 1907, in-8°, p. 112-116, plan.

Blond (Abbé). — *Histoire de la cathédrale de Senlis*. (Comité archéologique de Senlis, 1866, p. 113-153.)

Blond (Abbé). — *Notice sur les arènes de Senlis*. (Comité archéologique de Senlis, *passim*.)

Bouet. — *Le château de Senlis.* (Congrès archéologique de France tenu à Senlis en 1877.)

Broisse (J.-F.). — *Recherches historiques sur la ville de Senlis, présentant un tableau chronologique des événements principaux qui se sont passés dans cette antique cité depuis le VIe siècle jusqu'en* 1832. Senlis, Desmarets, 1835, in-8°.

Caix de Saint-Aymour (Am.). — *Les arènes* (Congrès archéologique de France, tenu à Senlis en 1877.)

Caix de Saint-Aymour (Am.). — *Causeries du Besacier; mélanges pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'Oise.* Paris, 1892-1896, 2 vol. in-16, pl.

Carlier. — *Histoire du duché de Valois, depuis le temps des Gaulois jusqu'en l'année* 1703. Paris, 1764, 3 vol. in-4°.

Comité archéologique de Senlis. Comptes rendus et mémoires, 1863-1872. Table méthodique et analytique, par M. Et. Guillemot.

Couard-Luys (E.). — *Mission de Martin-Chambige à Senlis en* 1504. (Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1884, p. 457, 470-472.)

Dehio (G.) et Bezold (G. von). — *Die kirchliche Baukunst des Abendlandes,* t. II, p. 58, 67, 76, 81, 88, 94, 97, 105.

Demarsy (A.). — *Notes pour servir à un armorial des évêques de Senlis.* Paris, 1866, in-8°.

Dupuis (Ernest). — *Jean Fouquerel, évêque de Senlis* (1423-1429). (Comité archéologique de Senlis, 1875.)

Dupuis (Ernest) et Flammermont. — *Recherches sur la date de l'enceinte de Senlis,* 1876.

Dupuis (Ernest). — *Senlis, monographie-guide,* 1910, in-8°.

Flammermont (Jules). — *Histoire des institutions municipales de Senlis.* Paris, 1881, in-8°. (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, 45e fasc.)

Fleury (Gabriel). — *Étude sur les portails imagés du XIIe siècle.* Mamers, 1904, in-fol, pl.

Gallia Christiania, t. X, col. 1378-1465. *Instrumenta*, col. 203-238. *Appendix*, col. 423-519.

Gérin (Abbé). — *La chapelle de la Vierge*. (Comité archéologique de Senlis, 1862-1863.)

Gilbert. — *Mémoire sur la découverte de quatre statues faite dans le terrain qu'occupait l'ancienne église collégiale de Saint-Rieul, suivi de quelques détails sur la cathédrale de cette ville*. (Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, t. II, p. 11.)

Graves. — *Statistique du canton de Senlis*. (Annuaire de l'Oise, 1841.)

Hernandez (Ph.). — *Description de la généralité de Paris*. Paris, 1759, in-12. Chap. v. Élection de Senlis.

Jaulnay (Charles). — *Le Parfait-Prélat, ou la vie et les miracles de saint Rieul, avec une histoire des choses remarquables arrivées depuis* 1500. 2e éd. Paris, 1648, in-12.

Jaulnay (Charles). — *Recueil de discours et de titres servant d'apologie sur son Histoire des évêques de Senlis*. Paris, 1653, in-8°.

Laborde. — *Voyage pittoresque de la France*. Paris, 1789, in-fol. Valois et comté de Senlis, p. 76-77, pl. n° 31.

Laffineur. — *Essai biographique sur Guillaume Rose* (1583-1602). (Comité archéologique de Senlis, 1867, p. 87 et 277.)

Lambin (Émile). — *La cathédrale de Senlis*. (Revue de l'art chrétien, 1898, p. 278-286.)

Laurent (Abbé C.). — *Notice sur les vitraux modernes de la cathédrale de Senlis*. Paris, 1889, in-8°.

Lefèvre-Pontalis (Eugène). — *Senlis*, dans le *Congrès archéologique de Beauvais en 1905*, p. 89-111, pl.

Lefranc. — *Réponse au Mémoire de M. René de Maricourt sur le portail occidental de la cathédrale de Senlis*. (Comité archéologique de Senlis, 1862-1863, p. 146.)

LEGOIX (Abbé). — *Notices sur les arènes de Senlis.* (Comité archéologique de Senlis, *passim.*)

MAGNE (Abbé). — *Description de la cathédrale de Senlis.* (Comité archéologique de Senlis, 1867, p. 143.)

MAGNE (Abbé). — *Histoire de l'abbaye de Saint-Vincent.* (Mémoires de la Société Académique de l'Oise, t. IV, p. 249.)

MAGNE (Abbé). — *Pierres tombales.* (Comité archéologique de Senlis, 1864, p. 3 et 297.)

MAINDREVILLE (P. de). — *Les orgues de la cathédrale de Senlis.* (Comité archéologique de Senlis, 1867, p. 75.)

MALE (Émile). — *Le portail de Senlis et son influence.* (Revue de l'art ancien et moderne, t. XXIX, p. 161-176, pl. et fig.)

MARGRY (A.). — *Notes pour servir à l'histoire de Senlis.*

MARICOURT (René de). — *Le portail occidental de la cathédrale de Senlis.* (Comité archéologique de Senlis, 1862-1863, p. 21).

MONTAULT (Mgr BARBIER de). — *Les inscriptions cimétériales de Senlis et de Saint-Léonard* (Oise). (Mémoires de la Société Académique de l'Oise, 1895, p. 59-186.)

MULLER (Chanoine Eugène). — *Découvertes archéologiques à la cathédrale de Senlis.* (Comité archéologique de Senlis, 1886, p. 118.)

MULLER (Chanoine Eugène). — *Essai d'une liste d'artistes ayant demeuré ou travaillé dans l'ancien diocèse de Senlis.* Paris, 1893.

MULLER (Chanoine Eugène). — *Monographie des rues, places et monuments de Senlis.* Senlis, 1882, in-8°, pl. et fig.

MULLER (Chanoine Eugène). — *La Prédication du christianisme dans le « Pagus silvanectensis ».* (Congrès archéologique de France tenu à Senlis en 1877, p. 46.)

MULLER (Chanoine Eugène). — *Senlis et ses environs.* Paris, 1896, gr. in-8°, pl. et fig.

MULLER (Chanoine Eugène). — *Signes lapidaires découverts*

à Notre-Dame de Senlis. (Comité archéologique de Senlis, 1892.)

PIHAN (Chanoine L.). — *Esquisse descriptive des monuments historiques de l'Oise.* Beauvais, 1889, in-8°.

PILLION (Louise). — *Les sculpteurs français du XIIIe siècle.* Paris, 1912, in-8°, p. 26-30.

SAINT-PAUL (Anthyme). — *L'architecture religieuse dans le diocèse de Senlis.* (Congrès archéologique tenu à Senlis en 1877, p. 252.)

VACHON (Marius). — *Une famille parisienne d'architectes maîtres-maçons*, 1490-1643. Paris, 1907, in-4°, 191 p., pl. et fig.

VATIN. — *Notice sur les arènes de Senlis.* (Publication du Comité archéologique de Senlis.)

VATIN et DUPUIS. — *Récits historiques sur Senlis.* (Publication du Comité archéologique de Senlis.)

VATIN. — *Senlis et Chantilly, anciens et modernes.* Senlis, 1847, in-8°.

VATTIER. — *Les pierres tombales des environs de Senlis.* (Comité archéologique de Senlis, 1904.)

VAULTIER (Jehan). — *Description de Senlis.* Ed. Bernier Paris, 1834, in-8°.

VIOLLET-LE-DUC. — *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle*, t. II, p. 457, 465; t. III, p. 263, 371; t. VIII, p. 156, 222; t. IX, p. 515.

WOILLEZ (Emmanuel). — *Répertoire archéologique de l'Oise.* Paris, 1862, in-4°.

Parmi les sources manuscrites, nous mentionnerons tout particulièrement les *Collectanea silvanectensia,* formant 25 volumes de 700 à 800 pages chacun, copiés à la fin du XVIIIe siècle par le doyen de Saint-Rieul, Afforty, d'après les pièces conservées dans les Archives civiles et religieuses; les copies de Dom Grenier conservées à la Bibliothèque nationale, et différents fonds des Archives de l'Oise.

Photo Neurdein.

Entrée de la ville

TABLE DES GRAVURES

Senlis au XVIe siècle (gravure de Chastillon) 5

Vue générale 7

Entrée des arènes 11

Les ruines de l'enceinte romaine 13

La Cathédrale. Façade occidentale 19

- Abside et évêché 27
- Nef 35
- Bas-côté sud du chœur 47
- Tribunes du chœur 53
- Clefs pendantes de la chapelle du croisillon sud . . . 59
- Portail occidental 61
- Tympan du portail occidental 63
- La Résurrection de la Vierge au portail occidental . . 65
- Statues du portail occidental 67

Chimères du portail occidental 72
Scènes du calendrier du portail occidental 74
Petite porte de la façade occidentale 77
Abside 81
Façade méridionale. 83
Façade du croisillon nord 85
Chapiteau de la salle capitulaire 89
Monument d'Anne-Nicole de Puget 91
Église Saint-Frambourg. Extérieur 93
Nef. 95
Église Saint-Pierre. Façade. 99
Intérieur. 100
Église Saint-Vincent 103
Cloître de Saint-Vincent 105
Ruines de l'abbaye de la Victoire 109
Église de la Charité 110
Château. Vue des ruines et du prieuré de Saint-Maurice . 115
Chapelle de Louis VI. 119
Cheminée du xve siècle 121
Ruines et enceinte romaine 123
L'hôtel des Trois-Pots 124
L'ancien Hôtel-Dieu 126
La Nonette 129
L'Hôtel de Saint-Simon 136
Entrée de la ville 141

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 5

I. — ÉPOQUE ROMAINE

Enceinte romaine 11
Arènes 15

II. — CATHÉDRALE

Historique 18
Description 32
Plan 32
Intérieur 36
Chœur et nef 36
Chevet 42
Bas-côtés du chœur 46
Bas-côtés de la nef 49
Tribunes 52
Transept 55
Extérieur 60
Façade occidentale et portail de la Vierge 60
Tours 76
Flèche 78
Abside 80
Façades latérales 82
Dépendances 87
Crypte et sacristie 87
Salle capitulaire 89

III. — ÉDIFICES RELIGIEUX

Église Saint-Frambourg 92
Église Saint-Pierre 97

Église Saint-Vincent 101
Église Saint-Aignan. 106
Église des Carmes 107
Église Saint-Étienne 107
Église de la Victoire. 108
Église de la Charité 109
Église Saint-Rieul 111
Église Saint-Maurice. 112
Église Saint-Martin 113
Église Saint-Jean 114
Église Sainte-Geneviève. 114

IV. — ARCHITECTURE CIVILE

Évêché 115
Musée archéologique 116
Chateau. 118
Hôtel des Trois-Pots. 125
Hôtel-Dieu 125
Hôtel du Petit-Chaalis. 127
Hôtel de ville. 127
Hôtel de la Chancellerie. 128
Fortifications 129
Poste aux chevaux 130
Hôtel du Flamand 131
Hôtel du Haubergier 131
Place du Beffroi. 132
Porte de Meaux 133
Hôtel de Saint-Simon. 134
Carrefour de la Licorne 134
Rue Afforty. 134

Bibliographie sommaire 136

Table des gravures. 141

Évreux, imprimerie Ch. Hérissey, Paul Hérissey, succr

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 21161 7268